THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1911 — N° —

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Par **Lucien LAVABRE**

Né à Paris le 29 octobre 1882

DÉCHÉANCE SOCIALE

ET ÉDUCATION

Président : M. BLANCHARD, *professeur.*

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1911

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. LANDOUZY.
Professeurs	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie générale	GAUTIER.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	ACHARD.
Pathologie médicale	WIDAL. N.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique	Pierre MARIE.
Histologie	PRENANT.
Opérations et appareils	HARTMANN.
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	MARFAN.
Hygiène	CHANTEMESSE.
Médecine légale	THOINOT.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	CHAUFFARD.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	HAYEM. GILBERT. DEBOVE. LANDOUZY.
Maladies des enfants	HUTINEL.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	Gilbert BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux	DEJERINE.
Clinique chirurgicale	Pierre DELBET. QUENU. RECLUS. SEGOND.
Clinique opthalmologique	De LAPERSONNE.
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN.
Clinique d'accouchements	BAR. PINARD. RIBEMONT DES-SAIGNES.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique	A. ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.			
BALTHAZARD	DESGREZ	LECÈNE	OMBREDANNE
BERNARD	DUVAL (Pierre)	LENORMANT	PROUST
BRANCA	GOUGEROT	LEQUEUX	RATHERY
BRINDEAU	GREGOIRE	LERI	RETTERER
BROCA (André)	GUENIOT	LŒPER	RICHAUD
BRUMPT	GUILLAIN	MACAIGNE	ROUSSY
CAMUS	JEANNIN	MAILLARD	ROUVIERE
CARNOT	JOUSSET (André)	MORESTIN	SCHWARTZ
CASTAIGNE	LABBÉ (Marcel)	MULON	SICARD
CHEVASSU	LANGLOIS	NICLOUX	TERRIEN
CLAUDE	LAIGNEL-LAVASTINE	NOBÉCOURT	TIFFENEAU
COUVELAIRE		OKINCZYC	ZIMMERN

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA TANTE

M^lle^ FRANCISCA HUCK

Hommage de profonde reconnaissance

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR R. BLANCHARD

A MES MAITRES DANS LES HÔPITAUX

MM. CHAPUT ;

POIRIER ;

BRAULT ;

HARTMAN ;

BONNAIRE ;

SÉBILEAU.

DÉCHÉANCE SOCIALE

ET ÉDUCATION

INTRODUCTION

Au vieil Horace j'ai emprunté trois têtes de chapitre qui m'ont paru s'adapter particulièrement au sujet de cette modeste thèse qui, à défaut d'autre qualité, possédera du moins celle qu'Horace lui-même préférait : la brièveté.

N'ayant point suivi la voie des concours, je ne puis, comme tant de mes collègues, évoquer ici le souvenir heureux d'innombrables années d'externat et d'internat, ni saluer un à un de nombreux maîtres et juges, car dès le début de mes études, je dois confesser que je fus un sédentaire, ne quittant qu'à regret un service pour un autre, pénétré de ce principe que l'on n'apprend pas la médecine en recueillant des lambeaux de théorie et des fragments de pratique au cours d'incursions de trois minutes chez vingt maîtres différents.

Sans méconnaître l'autorité de quelques jeunes, je me félicite du hasard qui me donna, dès mes premiers pas dans l'art de guérir, des guides ayant déjà fourni

une longue carrière, ayant par suite cette expérience doublée d'un peu de scepticisme, inappréciable auxiliaire du médecin.

Parmi eux, je réserve à mon maître le plus cher, M. le Dr A. Brault, ancien chef des Laboratoires d'Anatomo-Pathologie à la Faculté de Paris, une place toute particulière d'estime, d'admiration, de respectueuse affection.

Près de lui, qu'un long passé médical a fait assister au naufrage de tant de doctrines pleines d'espérances, de tant de panacées qui devaient sauver le monde, j'ai appris à me défier des interprétations, des vues de l'esprit ne reposant sur aucun fait. Je me suis efforcé d'éviter à mon entendement l'encombrement des hypothèses sans nombre et des probabilités échevelées dont la plupart de mes contemporains s'enthousiasment un jour, pour les jeter aux Gémonies le lendemain... et avec elles leurs auteurs.

Je crois sincèrement avoir assez à porter, avec quelques idées personnelles et la demi-douzaine de certitudes que nous avons amassées depuis Hippocrate, au moment de m'engager sur cette voie cahotique et sublime où tant de génie et d'abnégation nous précèdent, nous les jeunes, qui avons surtout le défaut de croire qu'agir différemment de nos pères, c'est agir mieux.

Qu'on ne s'attende donc point à trouver ici un assemblage d'observations, un de ces monuments hétéroclites, véritables bric-à-brac de banalités, de redites, de lieux communs, dans lesquels le *novus doctor qui tam bene parlat* éreinte ou soutient avec beaucoup de gra-

vité et fort peu de conviction les opinions d'un maître ancien ou moderne.

Tout bien pesé, en effet, ce serait à la fois bien audacieux et tout à fait ridicule, d'oser émettre au seuil de la carrière une opinion puérilement définitive sur un sujet puisé à ce Protée des sciences : la pathologie, alors que nous voyons le peu de chemin parcouru en médecine, après une expérimentation quotidienne, universelle et plusieurs fois millénaire.

Estimant cependant qu'il n'est point besoin d'être chargé d'ans pour émettre quelques considérations générales d'hygiène, je me suis lancé ici dans un débat dont je remercie vivement M. le Professeur R. Blanchard d'avoir bien voulu accepter la présidence.

Bien que le « moi » soit haïssable, dit-on, je n'ai pas cru devoir donner à mon style ce tour d'édit pontifical assez répandu où l'auteur dit « nous » en parlant de soi-même, ce qui me paraît être surtout un moyen d'en parler assez souvent et avec assez peu de modestie.

La légende prétend qu'Héraclite, philosophe éphésien, pleurait en toute occasion et plus encore quand l'occasion ne se présentait point ; c'est un genre que j'aurais quelque peine à soutenir longtemps, aussi ne l'ai-je point adopté. Je prie instamment mes juges et collègues de n'en point inférer que les grands problèmes sociaux m'indifférent totalement ; je me suis au contraire attaché à les présenter de telle sorte que l'on consentît à me lire ou à m'écouter jusqu'au bout : si j'y réussis, je me tiendrai pour pleinement satisfait.

Fugit juventus et verecundus color
Reliquit ossa pelle amicta lurida.

HORACE. *Ad Canidiam.*

Je n'ose donner aux quelques pages que j'entreprends ici ce titre ironique qui m'avait d'abord séduit : POUR INVITER LES JEUNES FILLES A SE MARIER.

Il semblerait, ce faisant, que la seule malice ou un absolutisme insolite dans mes jugements me poussassent à établir des statistiques défavorables à mes frères les hommes. De là à être accusé de féminisme, la marge n'est pas large et Dieu sait quelles conclusions la partie mâle de l'humanité en pourrait tirer à ma honte, diraient les uns, à ma gloire, insinueraient les autres.

En notre époque où chaque jour s'affirme plus vive la lutte entre les disciples de Malthus et les repopulateurs à outrance, je ne pense pas, m'appuyant sur des recherches bibliographiques que je m'empresse de me déclarer étrangères, qu'on ait songé à établir raisonnablement et sans parti pris le bilan des chances de plein bonheur qu'offre à deux êtres de sexe opposé l'union physique légale ou libre.

« *L'être parfait*, dit DESCARTES, *existe nécessairement par cela seul qu'il est possible.* » Heureux philosophe

qui de l'homme ne voit que l'essence immatérielle. Combien rare est cette perfection si nous quittons le domaine de l'impondérable pour celui plus grossier mais plus palpable de la misérable enveloppe si vite flétrie que nous avons autant de peine à quitter qu'à garder intacte.

Jusqu'ici, avec un calme qui nous fait honneur, car il décèle une âme candide, nous avons laissé prendre à la femme une place aussi honorable qu'importante dans la vie intellectuelle, tout en persistant à la considérer comme une absolue non-valeur ; elle s'est instruite peu à peu, elle a compris qu'elle était une force en puissance, elle a senti grandir en elle et se préciser des désirs d'égalité inassouvis depuis notre mère Ève ; elle a pris conscience de la réalité de son rôle elle se refuse à rester ce qu'on voulait qu'elle fût : une brute reproductrice.

Le réveil est dur, paraît-il, pour nombre d'entre nous, d'autant que depuis bel âge nous considérions ce petit être sans force comme une manière d'enfant à qui, par surcroît, certains avaient coutume de donner le fouet plus souvent que ne l'autorisent les règles de la civilité puérile et honnête.

Puisque, aussi bien le courant est maintenant trop violent pour qu'on puisse le remonter, avant que d'en venir à des extrémités regrettables, que des outrages inutiles, des traits mordants, des paroles aigre-douces ne soient ajoutés par les deux camps au monument déjà respectable des griefs réciproques et souvent bien fondés, ne pourrait-on chercher un terrain de conciliation où

l'amour-propre des partis en litiges soit sauvegardé ?

« *L'homme ne sait pas mentir... la femme ment admirablement* », dit le Professeur Brouardel.

Si pareille assertion est fondée, nos dames peuvent proclamer que l'homme est un fieffé Tartufe, car il est bien avéré que dans le mariage, c'est lui qui cache le mieux son jeu et la femme qui a le plus souvent des déboires.

En préambule, examinons d'abord ce premier point qui, on peut l'affirmer, est un des plus importants piliers du mariage lequel, de l'avis de tous, ne saurait exister sans lui, je veux dire l'intégrité physique.

Cette intégrité est-elle vraiment exigible chez la jeune femme, par un mari qui lui, s'autorise de sa qualité de mâle pour quitter son... illusion, le plus souvent dès les premières atteintes de la puberté que, je m'en excuse, certains auteurs anglais ont abaissée à l'âge aimable de huit, sept, et même... trois ans ! Brouardel que je citerai souvent ici, fait à cette occasion remarquer qu'à cet âge les enfants ont en général d'autres préoccupations.

Malgré l'évolution des idées en toute chose, cette continence rigoureuse de la jeune fille paraît encore assez recherchée et, comme on devait s'y attendre, ceux-là surtout qui devraient se montrer les moins exigeants, ne sont pas les derniers à la réclamer.

C'est un vieil usage auquel on ne peut qu'applaudir, en regrettant toutefois que la femme soit moins difficile que l'homme en une circonstance aussi grave que l'union sexuelle et qu'elle se laisse éblouir par une mous-

tache cirée et un caquet de plus ou moins bon aloi.

J'ai souvenance qu'il y a quelques années un conférencier américain déclarait sans rire n'avoir jamais embrassé de femme parce que le succès d'une carrière demande le sacrifice de bien des faiblesses humaines. Si l'on considère la facilité des contaminations génitales, on ne peut s'empêcher de songer que ce Yankee, grâce à son remède héroïque, fut au point de vue de la perpétuité de l'espèce un parti de tout repos, si de plus ses ancêtres avaient agi comme lui-même.

Mais, en dehors de certains diabétiques naturellement frigides, les saint Antoine de cette espèce sont plutôt rares et dès lors les facilités de contagion étant innombrables, une protection doit être accordée à la jeune fille. Or, nous voyons au contraire que l'éducation qu'on lui donne en vue du mariage et des fonctions qu'elle est appelée à y tenir est rigoureusement négligée ; que, comme telle, sauf de très rares exceptions de métier, c'est une victime d'avance vouée et avec elle sa progéniture, aux inavouables misères que lui vaudra le premier rapprochement sexuel.

Devant ces désastres imminents, quelle est l'attitude du mari, quel est le rôle des deux familles engagées et celui du médecin ? Quelle défense une jeune femme innocente peut-elle espérer de la loi, contre les entreprises intéressées et sciemment criminelles d'un quelconque passant, souvent hélas, de l'ami d'enfance que les parents auront laissé se présenter comme le futur compagnon de toute sa vie, escomptant la position, les espérances, s'en remettant quant au reste : la vie, le

bonheur, à l'impression de la première visite ou aux assertions d'intermédiaires insouciants et ignares, ou qui pis est, intéressés.

La première chose qui nous frappe dans l'éducation des jeunes gens, c'est l'étrange antagonisme de l'élevage de la fille et de celui du garçon.

J-J. Rousseau écrit : « *Il faut que les enfants soient enfants avant que d'être hommes.* » Sans faire de l'auteur d'*Émile* un oracle, on pourrait avec avantage reconnaître la justesse de quelques-uns de ses préceptes, et y conformer un peu plus l'éducation des jeunes gens.

Pour ce qui a trait à la *moralité*, nous réputons abominable chez l'une ce que nous admirons chez l'autre ; modestie de tenue et de conversation allant jusqu'à la niaiserie chez la demoiselle, liberté de langage et de maintien confinant à la trivialité chez le jeune homme. Tandis que père et mère coalisés bident l'une, l'attachent au toit familial, n'osant la laisser seule traverser la rue, l'autre, de bonne heure échappe à tout contrôle et l'on en rit, on lui laisse la bride sur le cou le plus vite possible, on hâte par tous les moyens sa maturité morale et physique, car *il faut en faire un homme*.

En conséquence, le cercle de famille applaudit à grands cris à ses frasques, se bornant à formuler des vœux platoniques pour qu'aucun avatar fâcheux ne les vienne corser.

Eh bien ! monsieur, vous pouvez être content ! Vous avez dès l'enfance remis à des mercenaires l'éducation d'un fils parqué dans un bagne que vous décorez du nom de collège et où les pires promiscuités l'attendent ;

il est là ainsi qu'un animal de concours qui, une fois primé, n'a autre chose à attendre que le coup fatal ; vous l'avez expédié loin, bien loin surtout des jupons de sa mère, cette quantité négligeable dont votre mâle et maritale importance affecte de mépriser les conseils.

Pâmez-vous d'aise maintenant, devant ce triste petit monstre de quinze ans qui parle haut, boit sec, fume comme un grand-père, « rive leur clou » à papa et maman et trousse les cotillons avec des mines de housard et des procédés de crocheteur !

Il est à peine ébauché qu'il est déjà fini ! Vous en avez fait un homme, un homme prématuré qui au physique d'un vieillard débauché joindra l'intellect d'un galopin vicieux.

Et de mademoiselle votre fille, en avez-vous fait une femme ?

Quelle horreur ! Une fille n'est pas un garçon ; elle n'en a ni l'humeur ni la résistance ; donc à elle nous réservons une éducation particulière, soigneusement garée de tout contact, de toute parole malséants. Elle reste avec sa mère qui l'instruit des soins du ménage, ou la mène à la pension et l'en recherche fort régulièrement.

Une fille est à surveiller que diable ! car un malheur arrive facilement avec ces innocentes.

Vraiment ! Ainsi donc vous craignez un malheur pour votre fille et vous ne le craignez pas pour votre garçon ; malgré cela, vous les aimez de façon sensiblement égale, dites-vous. Eh bien, je ne crains pas de le dire en face à tous ceux qui professent votre opinion : de votre fille, de son heur ou malheur, vous vous sou-

ciez comme un poisson d'une pomme ; ce qui vous est surtout à cœur, c'est le « qu'en dira-t-on », c'est le jugement du voisin et surtout de la voisine, car la femme est un juge prompt et sévère, celle-là surtout dont le passé fut fécond en aventures diverses. Le beau scandale, en vérité, si notre demoiselle voyait ses flancs s'élargir avant l'heure légale !

Avec un garçon, au contraire, de tels accidents ne sont point à craindre : ses malheurs en amour ne se trahissent par aucun signe extérieur aussi frappant qu'une grossesse, et c'est là l'essentiel, car on pourra toujours caser le bon jeune homme ; sa façade reste nette, il est comme le dit l'apologue « un sépulcre blanchi » ; que l'intérieur ne soit que pourriture, cela importe peu et ne nuira en rien au mariage que l'on projette.

Il est cependant évident que pour l'instant, du moins, votre fils est exposé de par la liberté qu'on lui laisse, à des accidents dont, en dernier lieu, les autres jeunes filles auront leur part au même titre que la vôtre, quand l'heure du mariage aura sonné pour elles.

*
* *

Dans cet ordre d'idées, il y a quelques années, M. le Professeur Fournier eut l'idée d'organiser une sorte de referendum au sujet d'un projet inédit. Il ne s'agissait de rien moins que faire aux jeunes gens des classes supérieures des lycées, un cours très succint quoique suffisant pour leur montrer le péril des affections véné-

riennes, de la syphilis tout particulièrement et leur dicter la conduite à tenir pour les éviter.

C'est ici que l'on peut apprécier cette profonde vérité de DESCARTES : « *La pluralité des suffrages n'est pas une preuve qui vaille rien pour les vérités un peu malaisées à découvrir* .» En effet les réponses assez nombreuses reçues à ce sujet par le maître, font ranger leurs auteurs en trois groupes : les favorables ; les indifférents ; les indignés.

Ces derniers ont, paraît-il, conservé cet espoir qu'un jeune homme de dix-huit ans peut avoir couru les cabarets interlopes et les filles de joie sans perdre ses illusions.

« Vous allez défiorer ainsi des innocences, et ternir d'un souffle impur le cristal d'âmes encore vierges » (1), a-t-on écrit à l'éminent syphiligraphe. Ce à quoi celui-ci répond en priant ses interlocuteurs de fouiller dans leurs souvenirs de collège et de se rappeler les conversations et les lectures clandestines des aînés, de ces malheureux êtres dont un soupçon de moustache ombrage la lèvre, et qui végètent, pris entre ces deux puissances également redoutables : la puberté qui tend à les émanciper, à en faire des hommes, et la crainte du pensum à perpétuité qui s'efforce de les réduire à un état voisin de l'abrutissement.

Donc, ces moralistes s'opposent à la conférence prophylactique. Ils sont nets, aimant mieux sentir planer la catastrophe, aimant mieux la voir frapper leur fils

1. FOURNIER *Doit-on instruire...*, etc.

que prononcer un mot pour l'éviter. Toute discussion serait superflue devant cette opinion ; passons.

Autre groupe : les incrédules, dont on devine le sourire désabusé et narquois. Ils sont bien représentés par ce monsieur qui textuellement déclare : « Tenez, moi, on m'a fait une forte morale à dix-huit ans, et même, on m'a conduit au musée Dupuytren visiter un tas d'horreurs. J'étais donc très savant en théorie ; eh bien, cela ne m'a pas empêché quelques semaines plus tard, de me livrer à des perfectionnements de pratique dont je n'ai pas eu lieu d'être satisfait ! »

Voilà, parbleu ! un superbe exemple. M. X... vit bien tranquille durant dix-sept années. Un beau jour, il croit s'apercevoir que son fils s'agite et coule vers les femmes des regards d'une impudicité notoire ; il prend aussitôt une résolution énergique, son héritier par l'oreille, et le traîne sur l'heure à Dupuytren lui terrifier l'âme par la contemplation de condylomes, ulcères, chancres, végétations, bubons et autres « tas d'horreurs », en présence desquelles pas un mot d'explication, et pour cause, ne sort de ses lèvres paternelles. Autant eût valu le mener à un cours de danse !

Comment peut-on espérer qu'un exemple saugrenu, jeté ainsi tout de go dans la vie d'un jeune homme, puisse servir à quoi que ce soit, n'ayant point été préalablement pressenti par une longue accoutumance à l'anatomie et à la physiologie, sans lesquelles la pathologie est, je l'ose dire, incompréhensible au dernier point.

Ces incrédules ajoutent encore, ainsi que le rapporte le Professeur Fournier, qu'il est impossible de réfréner

les élans d'un jeune gaillard qui vibre sous la vigueur de ses dix-sept ans, devant l' « aimable invite d'une jambe bien modelée ».

Oh ! laissez-moi rire ! Point n'est besoin d'avoir, je vous assure, ni l'âme ni le coup d'œil d'un Léonard de Vinci, pour se rendre compte d'abord que les jambes bien modelées ne courent pas les rues, et en second lieu que celles disponibles n'ont pas, à beaucoup près, la spécialité d'aguicher les jeunes gens dont, par notre temps de sport, l'éducation esthétique est des plus limitées.

Je n'en veux pour témoin que la littérature moderne qui nous présente le plus ordinairement l'initiatrice comme une Hébé d'une indiscutable maturité, partant, d'un galbe tout à fait relatif.

Or, rien ne me semble si navrant et si piteux à la fois, que ces lamentables clients des cliniques de voies urinaires qui ont récolté chancre ou rétrécissement auprès d'une hétaïre dont l'image et le souvenir, loin d'être un soulagement à leurs maux, ne se peuvent évoquer que comme un affreux cauchemar.

La jeunesse moderne manque de goût, c'est entendu. Le mot d'idéal n'a plus déjà pour elle aucun sens, tous ses actes le prouvent, mais à qui la faute ? Le grand coupable en ceci n'est-ce pas la famille qui se décharge du lourd fardeau de ses devoirs d'éducatrice, et abandonne l'élevage de ses fils pour un quart à l'*Alma Mater*, pour le reste au ruisseau.

Ce mode d'éducation porte ses fruits : avec l'aide de a misère, il fournit les criminels ; dans les milieux de

rang élevé il crée des individus sans conscience et sans discernement, n'hésitant pas devant les pires turpitudes pourvu qu'ils soient assurés de l'impunité.

Avant d'ouvrir au collégien assoiffé de liberté, la porte du café-concert, ouvrez-lui donc celle du musée ; invitez son imagination à se former un idéal plastique en présence de la statuaire antique et laissez-le de lui-même comparer avec cet idéal ce qu'il voit des péripatéticiennes errant dans la ville.

Avant de laisser entre ses mains les produits de la néo-littérature où se coudoient le détraquement cérébral et l'obscénité, mettez-le à même de faire quelques incursions dans le domaine de la physiologie et de l'histoire naturelle.

Cette éducation artistique et scientifique n'est pas d'une mince influence à mon avis, et nombre de penseurs illustres l'ont formulé bien avant moi.

Grâce à elle, vous éviterez qu'à la faveur du clair-obscur d'un music-hall la première poupée odieusement maquillée qu'il rencontrera ne semble à votre fils une exilée de l'Olympe prestigieuse, admirable, adorable..., ou au moins suffisante pour ce qu'il en compte faire, en risquant les pires contagions par sa sottise et son inexpérience.

* * *

Reste maintenant le dernier groupe des parents dont parle le Professeur Fournier : ceux qui voient favora-

blement l'inauguration d'une instruction prophylactique des maladies vénériennes.

Oh! ceux-là, ils sont ineffables!

« Bravo, crient-ils pour leur fils, prêchez-lui dès le collège la crainte salutaire de la vérole! » Cette simple phrase résume toute une psychologie.

Ceux-là aussi veulent, de bonne heure, faire de leur fils un homme. A cette fin, il est à peine sorti de nourrice qu'ils tournent vers l'État omnipotent et monopolisateur un visage suppliant : « Faites-en un bon fonctionnaire, semblent-ils dire, enseignez-le nourrissez le, gardez-le le plus longtemps possible et... prêchez-lui accessoirement la crainte de la vérole ; nous autres, nous ne nous en chargeons pas.

« Ternissez, ô professeurs, le cristal de cette âme vierge ; nous, nous ne voulons rien savoir. Une telle œuvre est trop dégoûtante : nous vous la confions.

« Si cela tourne mal, nous aurons alors tout droit de nous plaindre ; nous n'aurons pas, du moins, trempé dans une telle abomination ! »

Eh bien, c'est pourtant à ce point que nous en sommes encore: le poids des préjugés, de la fausse pruderie qui pèsent actuellement sur toutes les questions touchant aux régions dites honteuses et à leurs maladies est incroyable. Nous croyons avoir fait un grand pas dans la civilisation, parce que tout en continuant à célébrer le culte de Priape, fils de Bacchus, dans l'intimité, nous en parlons peu en public. Quelle erreur ! « *Il y a des vérités plus dangereuses à taire qu'à dire*, écrit le Dr Carrière, *et qu'il faut avoir le courage de proclamer*

hautement lorsqu'il s'agit de parer à un véritable péril social (1). »

Que penser donc, aujourd'hui, de ces pères qui mieux qu'indifférents, disent sans détour : « J'aime mieux voir mon fils gagner une maladie que lui enseigner les moyens de l'éviter. »

Des conseils paternels, le Professeur Fournier semble ne pas faire grand cas, quant à leur influence. « M'est avis, dit-il, que pour nombre de jeunes gens, une conférence scientifique faite au collège sur les sujets en question, aura bien plus de portée, bien plus d'effet utile que tous les avertissements et recommandations émanant du foyer familial. »

Ce qu'il faut surtout reconnaître, c'est que les conseils émanant du père sont trop tardifs et le plus souvent, fort mal présentés.

Les manières sont tout, disait Talleyrand.

Ce précepte trouve ici son application plus que partout ailleurs.

Si de but en blanc, simplement parce qu'il est bien disposé, le père appelle son fils dans son cabinet et lui commence avec des mines de circonstance un discours moralisateur confinant à la mercuriale sur les malheurs dont il sera frappé en cas de faiblesse, oh ! alors, la partie est perdue d'avance. Pour le jeune coq dont l'esprit vagabond suit par la fenêtre le vol capricieux des oiseaux, le père prêchant la croisade contre la femme, la femme jeune et belle surtout, prendra la tournure d'une

1. Carrière. *Hygiène et Morale*, Nîmes, 1901.

sorte de croque-mitaine perspicace qui a deviné ses aspirations, le surveille, partant, qu'il est de bonne guerre de tromper.

Et la dissimulation commence.

Au reste, quel peut être le poids normal des excitations à la vertu présentées par un père qui souvent ne prend nul souci de cacher même dans sa famille les gaillardes occupations qui emplissent ses loisirs ?

Non, là n'est pas la voie ! Bien au contraire, il faut rendre ce désagréable enseignenent attachant. Chaque famille devrait posséder (je ne parle évidemment ici que d'une certaine société, le reste s'éduquant surtout par contact, par imitation), chaque famille, dis-je, devrait posséder son livre élémentaire d'anatomie, de physiologie humaines, œuvre de texte et de gravures simples frappant aisément l'esprit des humbles, de l'enfant.

Qu'on n'aille point surtout, sur ces quelques mots, croire que je suis chaud partisan de ces vagues *compendia* de médecine plus ou moins végétale et domestique, où l'anatomie et ses lois sont condensées en schémas incompréhensibles, véritables caricatures de la nature. Loin de là ! j'estime au contraire que rien n'est plus dangereux, plus pernicieux que cette littérature pseudo-scientifique qui induit en erreur le profane qui s'en délecte et laisse croire à l'ignorant qu'il peut se passer de tout conseil et en sait autant, sinon davantage, que le médecin.

Ce livre simple et sensé, de plan homogène, décrivant sans interpréter, ce livre qui doit offrir ce caractère presque paradoxal de n'être ni bourré de termes techni-

ques pour demeurer compréhensible, ni criblé de locutions vulgaires ou triviales afin de rester une œuvre vraiment scientifique et non un vade-mecum de rebouteux, ce livre est encore à faire.

Celui qui entreprendra et mènera à bien un tel ouvrage, pourra certes se targuer d'avoir fait plus pour l'humanité que les auteurs réunis de transcendantes et monumentales élucubrations réduites aujourd'hui à garnir des rayons poussiéreux où elles ne gardent droit de domicile qu'autant que leur reliure reste présentable.

A ce livre, la place en vue de la bibliothèque familiale sera tout indiquée. Pas de portes verrouillées, il faut que la mère et l'enfant puissent lire, que dès son plus jeune âge celui-ci voie de ses yeux de petit animal vivace et curieux ces organes dont son corps, cette admirable République, est constitué.

Pas de sotte dissimulation, pas de pudeurs ineptes : la vue de la nature et de ce qu'elle produit n'a jamais détourné du droit chemin un être normal.

Cléanthe, stoïcien, disait que *la vertu consiste à suivre la nature ;* parole admirable que bien peu d'hommes jusqu'ici ont suivie, suivent ou suivront. La perfectibilité même de l'être humain n'a-t-elle pas pour élément essentiel son intense curiosité, ce sentiment qui le pousse à chercher pour savoir, et d'où toute sa fortune est sortie.

Dès lors, pourquoi s'effaroucher des questions de l'enfant ? Elles sont parfois, on ne peut le contester, assez embarrassantes ; notre devoir sera alors non pas de mentir, ce dont cet homme en puissance s'apercevra un

jour à notre confusion ; moins encore devrons-nous nous fâcher, fulminer contre ce petit drôle, ce morveux, qu'on privera de dessert en punition de son insolence !

Balivernes d'un autre âge, que tout cela ! Non, répondons franchement, simplement ; appelons à notre aide le savoir et donnons à cet entendement embryonnaire des explications qui soient à sa portée et qui, bien comprises, seront pour l'avenir un petit dépôt scientifique facile à accroître sans grand effort.

J'ajouterai que je ne répudierai point pour cela l'enseignement du lycée, mais je lui conserverai surtout un rôle négatif, en ce sens que : après avoir montré le péril, il devra montrer que le remède n'est le plus souvent qu'un palliatif et que dans nombre de cas, l'existence de l'individu atteint reste éternellement menacée de complications contre lesquelles la science ne peut rien encore, ou à peu près.

Il faut que l'on avertisse le jeune homme des multiples dangers qui le guettent ; il faut qu'il sache, dès qu'il est d'âge à pouvoir craindre ses attaques, que le gonocoque plus encore peut-être que le tréponème, une fois entré dans la place en reste maître et que, selon le mot du Professeur Forgue, « ... *qui a eu naguère maille à partir avec lui, reste suspect* ».

Il faut que l'on s'attache à extirper de l'esprit cette obstinée croyance aux procédés mystérieux qui allèchent par la voie de la publicité la plus éhontée, la plus contraire au bon renom de notre corporation, tant de pauvres hères auxquels on présente des applications épiques ou saugrenues de l'antisepsie et de l'électricité,

comme une électrocution radicale du germe pathogène.

On observera sans doute que trop de franchise, trop de vérité brutale pousseraient nombre de malades au désespoir. Or, tout l'art du médecin n'est-il pas souvent de mentir, de promettre contre toute espérance la guérison ? Pour ma part, je pense que l'espoir est si fortement ancré au cœur de l'homme, que ce déni de santé possible laissera sceptique le malade tout en donnant à réfléchir à celui qui ne l'est pas encore ; l'un n'y perdra rien, l'autre, en revanche, y gagnera.

Si, comme le veut la Sagesse des Nations, la crainte du gendarme est le commencement de la sagesse, peut-être aura-t-on quelque chance de voir devenir plus circonspects une foule de gens qui n'ont jusqu'ici risqué allègrement la contagion sous toutes ses formes que parce qu'on la leur a toujours représentée comme aisément guérissable.

Ceux-là ne devront la conservation de la santé qu'à la terreur de la maladie tout comme d'autres la devront au simple respect de soi-même et d'autrui : pour être moins noble en son principe, le résultat n'en sera pas moins acquis.

Ingrata misero vita ducenda est, in hoc
Novis ut usque suppetas doloribus.

HORACE. *Canidiæ responsio.*

Dans ce programme d'éducation, quelle place a-t-on faite à la jeune fille ? Quel chemin avons-nous fait, ou plutôt laissé parcourir à la femme depuis le jour où l'auteur de l'*Esprit des Lois* écrivait : « *Les filles, que l'on ne conduit que par le mariage aux plaisirs et à la liberté, qui ont un esprit qui n'ose penser, un cœur qui n'ose sentir, des yeux qui n'osent voir, des oreilles qui n'osent entendre, qui ne se présentent que pour se montrer stupides, condamnées sans relâche à des bagatelles et à des préceptes, sont assez portées au mariage* »(1).

En essayant de protéger l'adolescence, M. le Professeur FOURNIER s'est montré clinicien expérimenté et père avisé, mais père d'une lignée mâle seulement, car dans son remarquable article sur ce sujet, il n'accorde pas un mot, il ne tourne pas un regard vers la jeune fille qui sera la femme de demain et qui, elle aussi, est pourtant bien un être intéressant, ne fût-ce que par son charme physique, et en dehors de toute vertu morale.

1. MONTESQUIEU. *De l'Esprit des Lois*, Liv. XIII, ch. IX.

Tout au plus le distingué syphiligraphe accorde-t-il, dans une autre partie de son œuvre, qu'il serait nécessaire d'instruire un peu la jeune fiancée la veille du mariage ; c'est vraiment un peu tard !

Montrer à nos fils quel danger peut résulter du commerce des prostituées, quels que soient leur tarif et leur rang social, fort bien ; personne n'ira prétendre que ce soit les dégoûter de la femme à jamais.

Mais les fils de nos voisins seront nos gendres, peut-être, et alors pourquoi ne pas montrer à nos filles le péril qui peut naître d'une union légale ou libre, avec un homme taré dans son physique ou son moral.

Je ne crois pas qu'on puisse davantage accuser cette idée de pousser les jeunes vierges au célibat à vie. Mariez-vous, mesdemoiselles, mais ne vous mariez qu'après avoir fait votre choix parmi vos soupirants. Or, choisir n'est pas si aisé que vous le pensez en général, savoir choisir est un art et une science tout ensemble, et l'apprentissage en est long.

Contrairement à quelques possédés qui se démènent et veulent à toute force voir la nation française se livrer à une homérique fécondation, quels qu'en dussent être les résultats, j'admets volontiers qu'une éducation de la femme similaire à celle du jeune homme, s'impose.

Avant tout, qu'il me soit permis de relater une bien triste histoire que j'emprunte à l'œuvre du regretté Professeur Brouardel et qui, pour une bonne part, m'a déterminé à fixer mon sujet de thèse.

Si la médecine légale comporte parfois, surtout dans la partie qui touche à la vie conjugale, des scènes vau-

devillesques capables de dérider l'austère Thémis elle-même, on y trouve par ailleurs des épisodes navrants. Jugez-en plutôt ; je cite textuellement.

« Une jeune fille, nièce d'un pharmacien, fut mariée à un hobereau de province, homme de belles manières mais de mœurs déplorables. Ce triste personnage donna à sa femme, dès la première nuit des noces, la syphilis, la blennorragie et des pediculi pubis. Cette femme devint enceinte ; grâce aux soins continuels dont elle était entourée elle mena sa grossesse à terme, mais donna naissance à un pauvre être syphilitique héréditaire, débile, difficile à élever qui, vers l'âge de quatre ou cinq ans, fut atteint d'un mal de Pott sous-cervical. Quelques années plus tard, le mari frappé d'hémiplégie syphilitique, devint impotent, gâteux. Enfin, la pauvre femme, victime bien innocente de tant de malheurs, mourut d'accidents hépatiques dus, bien probablement, à l'infection qu'elle avait subie (1). »

La loi, la bienveillante loi, qualifie cette conduite du mari : injure grave.

En vérité, si les étymologies grecques ont conservé quelque valeur, c'est là un euphémisme dans toute la force du terme. L'assassinat de cette pauvre créature, la vie de misère qui lui fut imposée durant plusieurs années, la mise au monde prévue d'un malheureux enfant voué en cas de survie aux horreurs éternelles du sanatorium et de l'appareil plâtré, trois crimes : injure grave !

On n'est pas plus aimable

1. Brouardel. *Le Mariage.*

Voilà donc, ô jeunes filles, l'appui que vous pouvez attendre de la loi, de la loi que rédige l'homme, qui s'en est adjugé le monopole, vous réservant celui de « payer les pots cassés ».

Dans une pareille détresse, n'y eût-il qu'un coupable, le mari ? Ou bien la longue lignée des ascendants de la jeune femme ne peuvent-ils être considérés comme des acteurs plus ou moins éloignés qui auraient préparé ce drame où l'ignominie et la mort se touchent de si près.

C'est ici le moment de reprendre notre examen : la jeune fille est-elle armée actuellement dans la lutte pour la vie, d'une façon qui corresponde aux exigences modernes ? L'instruit-on, ne serait-ce qu'à mots couverts, des embûches où elle périra corps et âme à la première faute, j'entends la première étourderie qui lui fera accepter un mari et perdre du même coup, le même jour, sous l'égide du mariage et sous l'œil charmé de tous ceux qui lui portaient intérêt, avec ses chères illusions, tout espoir de santé et de bonheur à jamais.

Les nombreux ouvrages de psycho-sociologie où l'on envisage le rôle et la situation de la femme dans la Société, se chargent de nous renseigner à cet égard.

L'instruction complète, sans lacunes, est en général admise pour la jeune fille, sur tous les objets qui devraient entre tous ne la point tenter ; on ne conteste pas ses aspirations, on ne nie pas ses infortunes, quelques-uns même vont jusqu'à admettre sa quasi égalité intellectuelle à l'homme ; mais pour ce qui est de son rôle futur véritable, rôle de femme et d'épouse qui

nécessite tant d'intelligente abnégation, tant d'initiative réfléchie, le mutisme le plus rigoureux est la consigne.

On veut qu'elle aille dans la vie selon le progrès, on sourit avec condescendance à des écarts d'imagination qui la font se dresser en rivale de l'homme, sinon en ennemie véritable ; on ne fait nul cas de cette si profonde réflexion d'une des femmes les plus remarquables du siècle dernier, Mme de Staël, qui écrit dans son livre sur l'Allemagne : « *On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles ; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur* (1). »

On l'abandonne à la garde de son intuition, de sa seule pudeur, on se fie entièrement à cette loi qu'exprimait Montesquieu, à savoir que « *la nature ayant mis des deux côtés des désirs, elle a placé dans l'un la témérité et dans l'autre la honte* ».

La jeune fille que l'on tient toujours pour un enfant, doit savoir se garder toute seule. On laisse passer entre ses mains (et cela, dans les milieux les plus instruits), le roman banal au thème éternel et vulgaire et, après avoir laissé s'éveiller son instinctive curiosité au mot d'amour cent fois ressassé hors de propos, on lui dissimule le mécanisme réel de ce sentiment, de cette fonction physiologique plutôt.

Dans ce roman, l'héroïne se donne ; dans la réalité

1. Mme de Staël. *De l'Allemagne*, tome 4, ch. XIX.

elle ne donne rien du tout, mais en revanche elle reçoit, le plus souvent, des gages d'amour d'une durée bien supérieure à celle de cet amour même. Mais, de ce triste retour des choses d'ici-bas l'écrivain n'a cure ; trop de réalisme déposséderait Cupidon de son prestige et jetterait le trouble dans les scènes pathétiques et le discrédit sur l'ensemble de l'ouvrage. C'est donc sur ce fond romanesque que la jeune fille bâtit ses projets d'avenir et va comme une aveugle au-devant de désillusions et, chose plus grave, de véritables désespoirs, sans même soupçonner leur existence.

« *On ne lui enseigne pas*, dit Mme G. Stodel dans sa thèse, *que sa santé est menacée chaque jour par de nombreux dangers, plus nombreux pour elle que pour l'homme, de par sa grande fonction génératrice ; on ne lui indique pas les moyens de lutter contre ces dangers* (1). »

D'après ce que nous savons du jeune homme, de son éducation et de ses mœurs aujourd'hui, je crois pouvoir affirmer, et c'est triste à dire, que le plus gros des dangers qui menacent la femme c'est encore le mariage et les malheurs qui, à notre époque, deviennent pour la femme mariée l'apanage presque normal et admis de ses fonctions d'épouse.

Il est en effet peu rassurant de voir établi par la statistique que, sur cinq femmes mariées, une est syphilisée par son époux. Pour ce qui est de la blennorragie et de ses redoutables conséquences, je crois que

1. Mme G. Stodel, Th. Paris, 1900.

les quatre autres épouses légitimes ont bien peu de chances d'y échapper, étant donné l'extrême diffusion du gonocoque dans le sexe masculin.

Sur tout ce qui la touche de près, la femme est donc laissée dans l'ignorance ; on occupe toute son attention à des sujets qui sortent de sa compétence. On la pousse dans une voie où elle sent elle-même le danger à chaque pas, mais, l'amour-propre aidant, loin d'avouer que la route lui semble dure et triste, elle continue de s'y enfoncer pour le simple plaisir de montrer à l'homme qui l'observe sans aménité, qu'elle est aussi adroite, aussi forte que lui.

Et ainsi ce mode d'élevage nouveau qui nous a donné des femmes-cochers, des femmes-politiciens, qui bientôt nous dotera, modernes amazones, de femmes-sergents de ville, nous donne en attendant un produit mixte, une sorte de femme-homme métissée moralement et physiquement de mâle et de femelle, qui de l'une garde la faiblesse et perd la grâce tandis que de l'autre elle prend la lourdeur sans en avoir la force.

La femme, vraiment femme, cet être frêle, délicat, fluet dont la légère et gracieuse présence se trahit dans le ménage par mille petits détails, cet être de luxe qui de l'homme d'humble condition serait le seul joyau, et du riche, le plus précieux des trésors, cette compagne idéale que chantent les poètes, tend à disparaître.

Elle s'efface peu à peu du tableau de la vie moderne, remplacée par une sorte de monstre dont on ne pourra même bientôt plus dire, si l'évolution persiste, qu'il possède un visage aimable.

Et cependant cette femme savante, cette précieuse ridicule qui se mue en harpie dès qu'on l'excite tant soit peu, reste d'une indéfinissable naïveté sur tout ce qui l'intéresse le plus vivement ; elle s'inquiète de toute science, elle affronte la politique, ne redoute point le droit, n'ignore rien de la médecine pour autrui et, pour elle-même c'est en vain qu'elle chercherait dans cet arsenal de connaissances dépareillées une arme de défense ; avec son aspect où se mêlent la joie du triomphe, la malice, l'orgueil satisfait, elle demeure comme par le passé, la dupe de cet être nigaud et inférieur : son mari.

∴

Il est toujours bien entendu que nous laissons ici de côté les exceptions ; je n'entends pas en effet examiner séparément chaque cas, mais bien une moyenne. Notre champ d'investigations est assez vaste, entre la femme du monde et la pauvresse. C'est de la jeune fille d'éducation et de rang moyens que cette thèse s'occupe.

Toute petite déjà, elle est soumise à cette bizarre formule qui veut que la femme ne soit dans son rôle vraiment, qu'en ignorant en quoi il consiste.

« *En classe,* dit fort bien un de mes prédécesseurs féminins, *la fillette a entre les mains un volume d'histoire naturelle. Elle y apprend et presque toujours avec un grand intérêt, quelques notions d'anatomie et de physiologie humaines. Elle connaît un peu le squelette, les appareils digestif, circulatoire, respiratoire et nerveux,*

mais là s'arrêtent ses connaissances sur la machine humaine ; il n'est pas question dans son livre, de l'appareil génital, puisqu'elle doit ignorer son existence (1). »

En effet, tout ce qui a trait à ce malheureux groupe d'organes est, par on ne sait quelle aberration, systématiquement éliminé des livres destinés à la jeunesse.

On va bien dans l'étude de l'anatomie, jusqu'aux reins ; quelques audacieux auteurs même, descendent en leurs ouvrages jusqu'à la vessie, mais c'est déjà, dans l'esprit général, un viscère si inconvenant qu'on n'oserait, sans provoquer une véritable insurrection, parler de son orifice naturel et de ses rapports.

Quant aux ovaires, à l'utérus, au vagin, je vous prie de croire que peu de nymphes de dix-huit ans en ont entendu parler : pour elles, les petits enfants viennent toujours dans les choux pommés : c'est à la fois comique et navrant, et l'on peut se demander si un mari n'est pas quelquefois tenté, lui qui pourtant en a souvent bien vu d'autres, tenté de pleurer le soir même de ses noces, en présence de l'état mental de sa tendre et par trop naïve jeune femme.

Elle n'est pourtant coupable en tout cela, que d'avoir accepté en pension, au lycée, l'éducation que reçoivent ses compagnes ; bon nombre d'ouvrages *ad usum puerorum* sont en effet un tissu d'inexactitudes anatomiques et « d'à peu près » physiologiques exprimés en phrases risibles ponctuées de-ci de-là, de citations illustres tronquées au bon endroit : en histoire naturelle,

1. Mme G. Stodel. Th. Paris, 1900.

la liberté de la Presse s'arrête aux frontières de l'organisme reproducteur.

Tout ce qui a trait à la perpétuité de l'espèce, à ses devoirs, à ses risques, ce serait un scandale sans précédent que d'en effleurer l'oreille de nos demoiselles ; bien préférable est sans doute le moyen qui consiste à leur laisser faire à leurs dépens une cruelle expérience, sous la direction d'un mari copieusement *étrillé* lui-même au cours de sa très libre existence de garçon.

Pour la jeune fille, on estime qu'elle saura toujours assez tôt, et comme d'autre part on craint grandement qu'elle ne sache attendre en restant bien sage, on la marie jeune, très jeune, quelquefois à peine nubile, à un homme mûr et sûr, bien éreinté, de tout repos, dont le physique décrépit nous est une garantie que quelques amabilités conjugales mensuelles lui seront un travail suffisant pour lui ôter à jamais toute velléité de gaillardise hors du ménage. Ainsi pensons-nous affermir une famille.

Ce sénile prématuré la prend donc naïve et naïve il la maintient le plus longtemps possible, car, pense-t-il, « on n'est pas de bois », et si quelque jour (en admettant par extraordinaire que l'impuissance, le gonocoque et le tréponème l'aient jusqu'alors épargné) si quelque jour un malheur génital lui arrivait, mieux vaut naturellement pour éviter des scènes, que madame son épouse ne se puisse apercevoir de rien.

Comme on est toujours sûr de la discrétion du médecin de la famille, on a beau jeu.

Nous les connaissons tous, ces excuses ; qui de nous

ne les a entendu cent fois répéter : « Cet écoulement, ce petit bouton, cette éruption, c'est à la suite d'un effort pendant mes derniers vingt-huit jours. Cet enfant mort et macéré, ces deux avortements... ma femme a eu froid, elle a eu une indigestion ! Cette migraine, ces cheveux qui tombent... arthritisme familial ! »

Et madame croit, madame admet, madame a confiance et continue de croire à quarante ans comme elle croyait à vingt, et elle se laisse tromper, traiter, « retromper », et même, en fin de compte, enterrer avec sérénité.

Et si par hasard se sentant souffrante, elle a des doutes, quelque lecture, si de ce qu'elle éprouve elle s'ouvre à sa maman, comme celle-ci n'en sait pas plus long qu'elle, comme monsieur son père a le plus souvent précédé dans la carrière monsieur son mari et, par suite est tenu à une certaine réserve sur certains sujets, l'ignorance la plus crasse remplace peu à peu cette virginale innocence qui nous réjouit tant !

Vide de l'esprit, paix du cœur !

Joignons-y la plénitude du ventre, pour ceux qui aiment les familles nombreuses, et nous pourrons dire : Voilà le viatique de la femme ; c'est avec cette formule éloquente autant que fruste que l'on compte raffermir la famille qui s'effrite, dit-on, sous la poussée des idées nouvelles, et régénérer la race !

Marions donc nos filles, messieurs, fiançons-les en un tour de main à l'homme rassis ou au jeune homme d'avenir qui veut faire une fin, et qui n'ont plus l'un et

l'autre de contamination à chercher hors du mariage, pour les avoir toutes subies depuis longtemps.

Des considérations pécuniaires seront le seul poids qui devra dès lors nous faire choisir entre ces prétendants de valeur morale et physique équivalente.

Ne prenons conseil que de nous-mêmes, et présentons à notre demoiselle le fiancé que nous lui avons choisi. Ne nous effrayons pas de son teint blafard, de ses yeux caves et ternes, de sa bouche au mobilier payable à tempérament, de son crâne morne comme la banquise.

Ne soyons pas troublés à la vue de ses clavicules saillantes sous l'habit impeccable, de ce pantalon qui flotte lamentablement autour de ses cuisses étiques et torses, comme un drapeau en berne autour de sa hampe.

Il tousse, ce jeune homme ; bah ! qu'est-ce que cela ? Un peu de bronchite. Il a des amnésies intermittentes, des tics, des crises de nerfs : il est un peu nerveux, voilà tout, et si son frère a des crises de haut mal, ce n'est pas sa faute ; et puis, et puis..... vous finissez par nous ennuyer avec vos réflexions désobligeantes ; seriez-vous envieux, sinon jaloux ?

C'est un parfait gentleman qui pianote agréablement, sait conduire, a eu des maîtresses à n'en savoir le nombre, et a mangé son patrimoine en moins d'un an ; il est bien tranquille aujourd'hui, pourvu d'un bon conseil judiciaire ; bref, vous dis-je, c'est un parfait gentleman. Il cause fort bien de toutes choses et de bien d'autres encore ; ma fille l'a vu une fois cet hiver dans un bal, et elle en raffole. Elle a compris tout de suite

que c'était pour elle un parti excellent et inespéré.

Et voilà ! ce sera une victime de plus qui se sera laissée voler sa chance de bonheur, et le voleur, le fiancé qui se sait malade et le cache, qui ne craint pas d'affronter le mariage en dissimulant des tares dont le seul soupçon suffirait à rompre tout projet, ce malhonnête homme qui sait d'avance que toute la vie il lui faudra feindre, ruser, mentir, subir le mépris de ceux qui savent, de ses amis de débauche même, cet homme a pour consommer son abus de confiance, des complices (complices plus ignorants que mal intentionnés, soit !) mais complices pourtant dans la famille de sa future femme elle-même.

***

J'ai fait remarquer plus haut combien était délaissée la culture esthétique du jeune homme ainsi que son éducation morale. Ce relâchement de ses mœurs joint à son manque de goût, lui prépare un avenir de perpétuel souffreteux peu fait pour égayer son foyer le jour où il se décidera à en fonder un.

L'éducation morale, la culture de l'amour-propre et de la dignité personnelle sont affaire d'exemple familial, rien de plus. Mais l'éducation artistique, où la prendre ; tous les pères ne possèdent point l'instruction nécessaire pour redresser les erreurs de leurs enfants en matière d'art. Fort heureusement, nous possédons assez de merveilleuses productions des siècles passés pour n'avoir pas besoin de donner du beau des des-

criptions fort longues ; c'est le musée qui fera cette éducation.

Pour le garçon qui quoi qu'on fasse, gardera toujours une liberté d'allures plus grande que sa sœur, c'est tout ce que l'on peut tenter ; mais, chez la femme, une autre étude s'impose : il faut réformer (et cela n'ira pas sans difficultés) sa crédulité. Ce sentiment la perd en nombre de cas, et ce serait bien souvent lui donner contre elle-même et contre les autres une protection efficace, que de l'imprégner d'un peu de ce scepticisme dont Leibniz disait qu' « *il gâte ce qu'il dit de bon en le portant trop loin* ».

Quelle œuvre utile, que la confection d'un opuscule, sorte de vade-mecum des jeunes filles à marier, dictionnaire des mots aimables et de leur équivalence au fond de l'âme de ceux qui les prononcent. Ces serments qui ont traîné dans les coins, ces fadaises qui sentent encore le manuel de banalités mondaines dont on les a tirées une heure avant de les servir, perdraient vite la grosse valeur qu'ils ont toujours dans l'esprit des jouvencelles.

Plus méfiante quant aux discours, plus instruite quant aux apparences, la femme nous donnera enfin ce spectacle aussi nouveau que désirable, d'une créature sachant choisir son compagnon, sachant limiter son idéal mâle à des proportions saines, sachant enfin éviter ces deux extrêmes lamentables : le mariage avec un bellâtre *minus habens* d'intelligence, n'ayant d'autre avantage à exhiber qu'une anatomie déformée par des sports intempestifs, ou le mariage avec un raté qui

masque adroitement ses bas-reliefs anormaux sous un bagout de placier en vins.

Cette sorte de mise en défense de son esprit, malgré son importance, ne saurait suffire à la femme ; ce n'est pas tout de connaître les autres, il faudrait aussi qu'elle se connût elle-même. Or, sur ce point, il n'est pas à l'heure actuelle un être à qui le γνωθι σαυτον de Socrate soit plus étranger.

Elle ignore presque jusqu'au jour de son mariage, jusqu'aux plus grossiers détails de son organisation, et... une fois le mariage consommé, elle continue.

On ne peut même pas dire que sa constitution est pour elle pleine de mystères, elle l'ignore : elle n'en a jamais ouï parler.

Comment dès lors lui faire à elle aussi un cours prophylactique qui la mette en défiance et la fasse réfléchir?

Les mêmes objections se présentent que dans l'éducation du garçon; les dangers directs qui la menacent vers la puberté lui seront exposés quand il en sera temps, étayés d'eux-mêmes sur la longue leçon de tous les jours que les parents lui auront donnée depuis son enfance, car ici encore je veux voir dans le père et la mère les éducateurs naturels de l'enfant, éducateurs accomplissant leur difficile mission avec d'autant plus de joie et de persévérance que leur amour paternel et maternel est plus profond.

Si, grâce à ce sentiment de pudeur si particulier à l'être humain, le rôle du père sera moins grand avec la fille qu'avec le garçon, il n'en subsiste pas moins

tout entier, soutenant la mère de toute son affectueuse autorité.

Certains peuples, comme les Anglo-Saxons, laissent à leurs filles une liberté d'allures qui nous étonne et même nous scandalise un peu. Je ne puis voir là un progrès car la jeune fille anglaise est pratiquement aussi ignorante que la Française. Elle n'échappe plus souvent qu'elle aux accidents visibles de l'amour (si l'on peut employer sans profanation ce substantif en une telle occurrence) que grâce à la froideur plus grande dont jouit l'homme du Nord, comparativement au Français. Cela n'empêche pas d'ailleurs quelques tendres oiselles de laisser des plumes parfois dans un « flirt » qu'il n'est pas toujours possible de maintenir éternellement platonique.

Voilà donc sur quoi je fonde l'espoir de régénérer ou plus simplement d'épurer la race : enseignement esthétique, physiologique, naturel, de l'enfant quel que soit son sexe, et depuis l'âge où il est en état de le comprendre ; relever en même temps son niveau moral en l'arrachant aux promiscuités louches. Au moment opportun, cet enseignement sera complété par une incursion dans le domaine de la pathologie ; il ne comportera pas de termes ambigus, pas de pudibonderie déplacée, pas de silences inquiétants ou aguichants à des endroits déterminés.

Si l'on veut élaguer, si l'on veut forger une anatomie de salon, une physiologie de fantaisie, drapées de feuilles de vigne, et où chaque organe ne serait nommé qu'avec force circonlocutions, en un mot, si l'on ne veut pas

tout dire, autant vaut ne rien dire du tout et continuer à faire de nos filles et de nos garçons de grands niais et de petites sottes voués avec leur descendance à toutes les tares imaginables.

Si, pour atteindre ce but je persiste à réclamer le concours entier, primordial, de la famille, c'est que sans lui l'enseignement de l'école reste une incompréhensible absurdité ; c'est que lorsque l'exemple ne vient pas du foyer familial, je crois qu'il est inutile d'espérer. Je n'en veux pour preuve que la lutte inégale que quelques hommes d'élite ont entrepris contre l'alcool.

Quel résultat a-t-on obtenu depuis vingt ans ?

Il est puéril d'escompter l'effroi causé par l'exhibition dans les écoles primaires, de ces tableaux en imagerie d'Épinal où, grotesquement, voisinent un foie cirrhotique, une moralité de mirliton et un électeur fêtant Bacchus à plat ventre dans le ruisseau.

Et encore, pour ce qui est de l'alcoolisme, ce jumeau de la syphilis et de la tuberculose, nous avons le pouvoir d'user, pour faire entendre la voix de la raison, de moyens de coercition. Si nous ne les employons pas, c'est que nous ne le voulons pas.

Mais pour la syphilis elle-même, pour la *neisseriose*, puisqu'on a donné ce nom avec raison à la gonococcie, quelles mesures administratives inventer qui les puissent juguler ? Il n'en est point et d'autre part, il n'est pas d'artiste, pas d'imagerie, si schématisants soient-ils, qui puissent affronter ces sujets sans être taxés de pornographie, voire de sadisme !

Fecunda culpæ sœcula nuptias
Primum inquinavere et genus et domos...

HORACE. *Ad Romanos.*

Le principe admis de la nécessité de prévenir filles et garçons, il faudrait encore, sous peine de passer pour un songe-creux, essayer d'en tirer une conclusion.

Ce n'est pas comme on le pourrait croire une affaire d'appréciation personnelle, car ici nombre de sentiments, d'intérêts, de préjugés élevés à la dignité de Code de morale et de bienséance, peuvent être ébranlés d'un coup.

On hésite en général à entrer dans une lutte où l'on se devine des adversaires supérieurs en nombre et aux arguments desquels on craint de ne pouvoir toujours répondre avec assez de promptitude et d'à-propos, d'autant que, de ces arguments, certains sont au moins inattendus.

Dans l'esprit du plus grand nombre, un enseignement n'est complet qu'autant qu'il a été saisi. Or, ce critérium de l'utilité des leçons c'est l'examen, examen de fin d'année, de fin d'études. Sous quelle forme se présentera en l'espèce, l'examen attendu ? Il est bien évident qu'il ne saurait s'agir ici d'un interrogatoire

médical ou autre se répétant tous les ans à la veille des vacances jusqu'à la majorité ou l'émancipation de notre progéniture. Non, ici le seul contrôle possible est essentiellement pratique.

Oh ! ne criez pas encore au scandale ; il ne s'agit de rien moins que d'un conseil de révision familial ayant pour examinateurs le père et la mère flanqués du *medicus familiaris ;* pour patients, les fils et les filles.

C'est seulement au moment du mariage que pourrait intervenir une telle formalité dont l'utilité n'est malheureusement pas à démontrer.

Or je n'ai pas la prétention de rendre honnête et vertueuse l'humanité tout entière simplement par un enseignement naturel et par le développement des connaissances anatomiques. Si beaucoup d'individus tirent de cet enseignement un bénéfice moral et physique, il est hors de doute qu'un grand nombre me traiteront d'évangéliste, d'illuminé et continueront à se jouer des familles et de leurs enfants en leur apportant comme par le passé dans la corbeille de mariage, outre quelques bijoux à valoir sur la dot, les honteux et redoutables reliefs d'un passé de débauche et d'abjection.

C'est ceux-là qu'il importe d'empêcher de nuire, c'est à ceux-là qu'il convient d'appliquer une sanction efficace, et la seule qui soit possible dans le cas qui nous occupe, est une visite médicale dont le résultat sera consigné par écrit. Je veux nommer ce *certificat de santé*, cette *patente nette* qui fut proposée il y a nombre d'années par plus d'un médecin qu'effrayaient alors déjà les progrès de la syphilis et de la tuberculose.

Que diraient ces mêmes propagandistes, aujourd'hui que la science a élargi notre horizon en l'assombrissant par surcroît et y a indiqué comme autant d'écueils les formes ignorées de la syphilis, la gonococcie et ses invraisemblables séquelles, les tuberculoses méconnues, les diathèses transmissibles comme le diabète, les affections mal déterminées comme le cancer, les intoxications héréditaires comme l'alcoolisme, les tares nerveuses, les psychoses, les vésanies innombrables et également héréditaires le plus souvent, comme l'épilepsie, la chorée, l'hystérie, l'aliénation mentale. J'en passe et des meilleures.

La clinique nous donne à entendre que rien n'est aisé comme de tomber de Charybde en Scylla, mais elle ne nous donne aucun moyen d'éviter les deux.

Si, il y a quelque vingt ans, il était déjà, pour un homme ou une femme avertis, prudent de se renseigner sur son ou sa future, ses antécédents personnels, héréditaires et collatéraux, que dire aujourd'hui que la débauche, le stupre, la prostitution, l'alcoolisme, l'inversion sexuelle, sont devenus d'un usage si courant qu'on se demande si ce n'est pas là vraiment le droit chemin et que les plus honnêtes familles hésitent à crier trop fort au scandale, dans la crainte d'y voir un jour leur nom traîné par un de leurs membres.

Les risques augmentent chaque jour de part et d'autre ; les garanties pour être efficaces, doivent donc étendre leur cercle d'action proportionnellement.

Aujourd'hui nous connaissons, non pas hélas à fond, mais du moins, un peu moins mal qu'autrefois, les tris-

tes héritages, les atavismes abominables, les tares latenses mais sûres qui nous sont dévolus de par la faute ou le malheur de nos ancêtres. Quelques-unes de ces tares même, nous avons appris à les dépister chez un individu d'apparence normale en observant ses collatéraux.

Nous reconnaissons l'exactitude de cette formule de Legrain : *père buveur*, *fils convulsivant*, et nous savons comme sa portée peut être étendue en pathologie. Certains détails, des banalités cliniques sur lesquelles le profane passe aisément, tumeurs adénoïdes, blépharites et amygdalites à répétition, impétigo, etc., etc., nous apparaissent comme de lumineuses traductions de l'état de santé des ascendants : la tuberculose doit gîter par là, sous l'un de ses innombrables et coutumiers déguisements.

Évidemment, pour qui est prévenu, quelques visites dans la famille, l'observation discrète mais attentive de certains faits et attitudes, de quelques mots malheureux qui échappent toujours au moment où on ne les attend pas, voilà pour l'observateur ou l'observatrice de notre art, d'instruction professionnelle solide, plus d'éléments qu'il n'en faut pour se faire une opinion et effectuer, soit pour son propre compte soit pour celui de son enfant, une retraite prudente et bien menée.

Mais les autres, ceux qui ne savent pas ! Tout le monde n'est pas médecin ! Quel élément de renseignement pour eux qui ont aussi, vous me l'accorderez, le droit à la vie et à la santé ? Je n'en vois qu'un, c'est ce fameux bulletin de santé qui, en premier lieu et avant

toute chose, constitue un viol éhonté du secret professionnel.

Ah ! nous y voilà donc !

Le secret professionnel est la pierre d'achoppement du certificat de santé, comme il est la pierre de touche de la valeur morale du médecin. Que de luttes, que de discussions sur ce sujet ? Quel chaos doit secouer la conscience du praticien pris dans ce dilemne : trahir le secret, le dépôt sacré d'un malade qui vous a confessé ses erreurs, ses tares, son désespoir et, hélas, parfois ses projets, ou bien rester muet et laisser commettre un véritable attentat à la vie, à l'avenir d'un autre être qui, lui, ne sait rien, va inconscient au-devant du danger, et y périt alors qu'un mot de vous pourrait le sauver !

Ainsi qu'il arrive pour toutes les questions vitales, celle-ci a été résolue dans deux sens opposés.

Des juristes, des médecins, une loi encore en vigueur vous ordonnent de vous taire: « *Vous devez*, dit Brouardel, *le secret médical absolu à tous les malades que vous soignez* (1). »

Ainsi donc, dans le cas de syphilis qui nous occupe particulièrement, on examine avec soin la nourrice qui doit allaiter un enfant. Est-elle suspecte, vous interdisez formellement son emploi. Si même vous n'avez rien vu d'anormal et que le nourrisson contracte l'affection, vous pouvez être accusé d'impéritie et rendu juridiquement responsable, au grand dam de votre réputation.

1. Brouardel. *Le mariage.*

Au contraire, voici un syphilitique, un blennorragien avéré, en pleine période contagieuse. Il vient vous trouver, et, tout en sollicitant vos conseils, vous annonce sa prochaine union avec une jeune fille pleine de santé, de grâces, et par surcroît bien dotée. Vous vous récriez inutilement, vous le faites sourire en essayant d'en appeler à sa conscience, à son honneur. Vous y serez sans résultat « allé d'un petit sermon », dira-t-il lui-même, et vos explications n'arriveront qu'à lui faire hausser les épaules : il a, lui, de bien autres considérations en effet.

En pareil cas, le secret médical interviendra ; vous êtes cloué à votre place, vous vous lamentez sans agir et le crime s'accomplit, la maladie fait tache d'huile, sème la douleur sur son passage, mais votre conscience est tranquille, vous êtes un modèle d'intégrité, car vous avez gardé intact le secret à vous confié. Vous êtes demeuré strictement fidèle à la foi jurée selon la vieille et noble formule de nos pères : « *Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.* »

Cette dernière phrase, c'est pour les indécis l'obscurité absolue : se taire, c'est favoriser le crime ; parler, c'est manquer à tous nos devoirs.

Pour quelques esprits dégagés de la gangue des préjugés tout en restant dans le chemin de l'honneur, elle a été l'immédiate révélation du devoir dès longtemps pressenti. Entre la garde d'un secret qu'on ne vous a

confié que pour mieux s'assurer de votre silence, et la nécessité d'empêcher de nuire un misérable, ils n'ont pas jugé qu'on pût hésiter.

Le Dr Jullien, chirurgien de Saint-Lazare, cite l'exemple très noble d'un médecin mort tout jeune encore, le Dr Juhel-Rénoy qui, en présence de projets de mariage maintenus par des individus contaminés que guidait le seul instinct du lucre, avertit nettement, sans détour, les parents des jeunes filles et fut assez heureux pour faire rompre des unions qui ne pouvaient qu'être effroyables par leurs conséquences.

Pour avoir réussi dans une intervention de ce genre, un de nos confrères périt assassiné par l'individu qu'il avait démasqué.

M. Jullien cite également l'exemple touchant d'un vieux praticien, le Dr Piogey qui fut, dit-il ce jour-là, « un héros, sut ne demander qu'à son courage la solution du plus douloureux problème, et rester gardien de nos principes vénérés ».

Voici l'histoire que je transcris simplement.

« Une jeune fille que le médecin a mise au monde, dans une maison où il est l'ami, belle, charmante, va se marier. Or le médecin connaît le fiancé. Il l'a soigné, il le soigne encore pour un mal affreux, incurable, contagieux, héréditaire. Se marier, pour l'homme atteint, n'est pas seulement une mauvaise action, c'est un crime, un véritable assassinat moral et physique. Le docteur va trouver le jeune homme. Il lui montre l'infamie de sa conduite. Mais il a affaire à un bon « struggle for life » qui répond froidement que la demoiselle lui est

fort indifférente, mais que la dot est belle, le sauve de la débâcle, et que tout ce qu'il peut promettre, c'est de se contenter de la dot. Que faire ? La règle professionnelle est absolue. Même en pareil cas, un médecin ne peut pas la braver. Le scélérat le savait et le dit au docteur. « Soit, répond celui-ci, mais puisque vous ne voulez pas lâcher votre proie, je vous l'arracherai. Si vous n'avez pas repris votre parole demain, je vous soufflette à l'Opéra. »

Et le monsieur reprit sa parole, lâche devant le courage d'un honnête homme (1).

Certes, ils ne manqueront point de ricaner ces esprits forts libérés de tous ces vieux errements tels que le scrupule et la vertu, et qui saluent tout acte dont ils se sentent incapables, de leur imbécile persiflage.

La belle occasion de plaisanter, que ce vieil Esculape probablement nourri d'Alexandre Dumas, et qui lâche la lancette pour la rapière dans le fol espoir de protéger l'innocence !

Ce vieillard secourant cette enfant, ces deux faiblesses dont l'une offre un appui à l'autre, chose touchante ! Ce Persée myope et chauve secourant cette Andromède menacée de la vérole, quel sujet de caricature ! Et, d'une manière générale, quel bouffon que l'homme capable d'un élan de générosité ou d'indignation, dans une société où, du haut en bas de l'échelle, domine le pâle et sinistre gredin !

A vous, messieurs, qui professez ces doctrines ultra-

1. Jullien. *La blennorragie.*

modernes, à vous qui embrassez le parti d'un lâche suborneur, je ne ferai pas l'aumône d'une réponse, moins encore d'une discussion, vous êtes aussi lâches et vils que celui que vous soutenez !

Pour cette seule action qui nous occupe, je salue la mémoire du Dr Piogey avec tout le respect ému, toute l'admiration ardente que l'on doit à l'homme capable de risquer sa vie pour ses convictions.

Qui osera blâmer ce médecin d'avoir empêché le plus odieux des abus de confiance ; fût-ce au péril de sa vie ? Tous les jours dans notre profession, on la risque cette vie, pour des causes moins dignes, dans des conditions moins remarquables. Du reste, dans les deux cas de Juhel-Rénoy, le Dr Jullien fait remarquer que par crainte du scandale, les intéressés n'osèrent attaquer le médecin devant les tribunaux.

Il est permis de le regretter, car un homme capable d'une telle énergie, osant fronder l'opinion de la masse, était de taille à défendre la sienne envers et contre tous, étant un des rares qui ne pensent pas qu'il faille « hurler avec les loups ».

Il faut aussi reconnaître que le médecin professant de telles idées devrait en prévenir ses clients,..... ce qui ne laisserait pas que d'en réduire le nombre.

C'est peut-être, c'est même certainement vrai, mais cela aurait du moins l'avantage de nous relever aux yeux d'un public assez disposé à nous juger d'autant plus mal, qu'il exige de nous de plus basses compromissions.

La clientèle fait du médecin, à son gré son confident.

parfois son ami, souvent son domestique ; il ne tient qu'à nous de lui faire voir qu'elle se trompe en en voulant faire son complice.

En pareille matière, lorsqu'on veut convaincre on ne cite jamais trop d'exemples, aussi m'excusera-t-on d'en appeler encore ici à l'opinion courageuse du Dr Gaide, qui ne craignit pas d'écrire dans la *Gazette des Hôpitaux :* « Qu'un de mes clients rongé par une de ces syphilis constitutionnelles qui résistent à tout traitement, ne craigne pas de solliciter la main d'une jeune fille pure et qui fait la joie de sa famille, que le père de cette jeune fille vienne avec confiance me demander s'il peut en toute sécurité la donner à l'homme qui va la souiller au premier contact et qui, pour toute consolation, lui laissera des enfants infectés de la maladie de leur père, devrons-nous répondre par un silence qui peut-être sera mal compris et nous rendra complice d'un mariage dont les fruits seront si déplorables ! Je ne le crois pas et, pour ma part je le déclare, jamais je ne me sentirai le courage d'obéir à la loi en pareille circonstance, ma conscience parlerait plus haut qu'elle et, sans hésiter, je dirais ; « Non, ne donnez pas votre fille à cet homme. » Je n'ajouterais pas un mot, j'aurais la prétention de n'avoir pas trahi mon secret, et si, par impossible, la peine prononcée par l'article 378 m'était appliquée pour ce fait, j'en appellerais à tous les pères de famille et, la tête haute, je plaindrais le tribunal qui se serait cru autorisé à me

1. Gaide. *Gaz. des Hôpitaux*, 1863.

punir d'avoir préservé d'une infection presque certaine une femme et sa génération tout entière. »

A cette thèse se rallient quelques jurisconsultes et médecins, Legrand du Saulle, Latour, Tardieu lui-même qui, comme l'indique son triste rôle dans l'affaire de la Pommerais, savait maintenir ses opinions avec une vigueur peu commune.

Donc, ce certificat médical, d'après ce que j'ai dit plus haut, devrait aujourd'hui pour être vraiment complet, comprendre une véritable fiche signalétique de toute la famille de l'individu visé ; ce n'est plus un, mais dix, mais cent secrets divers à dévoiler, cent tares soigneusement cachées à étaler en plein jour sur des familles par ailleurs parfaitement honorables. Est-il possible de donner par ce moyen des garanties suffisantes sans s'exposer à de terribles mécomptes ni livrer à la malignité publique toute une famille en pâture ?

C'est là la principale objection que l'on puisse faire. En effet, que les intéressés sachent à quoi s'en tenir, quoi de plus naturel puisqu'il y va de leurs intérêts, de leur vie même ! Mais aujourd'hui, ainsi que le fait remarquer le Professeur Brouardel : « *Il faut penser que nos indiscrétions, grâce aux habitudes actuelles de la publicité, se trouvent reproduites par la presse qui, elle, n'a pas à se préoccuper ou du moins ne se préoccupe pas des intérêts de nos malades* (1). »

En pratique, cet argument qui n'est pas sans valeur

1. Brouardel. *Le mariage.*

peut s'adresser à nombre d'actes civils tels que les signalements régimentaires où l'état de chaque homme est soigneusement détaillé, les renseignements dits confidentiels exigés pour les assurances sur la vie, et surtout la divulgation reconnue légale, des affections vénériennes dans certaines professions telles que la verrerie, dans un but de prophylaxie facile à comprendre (1). Là aussi, des individus mal intentionnés ne peuvent-ils s'accaparer des secrets révélés pour en tirer un parti infâme?

Pour nous contraindre au secret, un auteur dont l'œuvre considérable fait encore après trente ans l'honneur des bibliothèques, n'a-t-il pas imaginé ce raisonnement au moins spécieux : « *N'est-ce pas*, dit-il, *dans un intérêt public que la loi nous impose le secret ? Et quand cet intérêt nuirait à d'autres, fût-ce de plus considérables* (2)?... »

Admirable, en vérité ! Cela peut se traduire plus simplement : la somme des infortunes privées constitue la félicité publique !

C'est assez paradoxal et nous permet de supposer que l'auteur qui traça ces lignes oubliait ou ne partageait pas l'avis de Cicéron, puisque l'illustre homme d'État romain, ce modèle de droiture d'âme et de jugement déclare dans le *De Officiis* : « *Primum ut ne cui noceatur, deinde ut communi utilitati inserviatur.* »

Il faut donc, pour lui, avant toute chose, ne léser aucun intérêt particulier, puis alors et seulement, servir

1. Tourdes. *Dict. encyclopédique.*
2. Dechambre. *Dictionnaire.*

l'intérêt général. Lorsque les intérêts particuliers seront en conflit, il sera toujours temps d'avoir recours à la loi pour les départager. Dechambre émet en outre cette hypothèse que la libre disposition des secrets d'ordre médical pourrait être une arme redoutable entre les mains d'un médicastre perfide. Quelque large que soit l'accueil fait à toutes les nations par nos facultés, quelque facilité qu'ait tout venant de s'y installer sans contrôle je pense que rares sont les médecins recélant en leur cœur de tels sentiments ; du reste, si nous suivons l'auteur dans la voie des hypothèses malveillantes, quelle riche moisson ne sommes-nous point appelés à y faire avec un bien minime effort.

Qui nous empêche de croire que le législateur en forçant le médecin à se taire, n'ait pas voulu simplement, loin de songer au bien public, s'assurer par menace d'un silence à la faveur duquel il pourrait lui-même commettre en toute sécurité, sous la protection des lois, des actes délictueux ou pis encore.

Brouardel dit avoir réussi un jour à faire rompre un mariage déjà conclu en éveillant des préoccupations d'ordre financier dans l'esprit du père de la jeune fille. Je ne suis pas seul, j'imagine, à croire ce moyen bien précaire aujourd'hui. Sans le repousser, j'y vois plutôt une sorte d'ultime concession à n'employer qu'en dernier lieu, un pis aller retardant de quelques instants l'entrée en scène des moyens d'action décisifs ; les fiancés modernes ayant pour la plupart plus d'une corde à leur arc, sauraient bien à n'en pas douter, en jouer assez habilement pour anéantir les craintes d'un beau-

père qui n'aurait pas d'autre grief à leur exposer, et la jeune fille elle-même, la plus directement intéressée dans l'affaire, plaiderait elle-même une cause dont elle ne verrait que les beaux côtés, les autres lui étant soigneusement cachés.

On peut donc estimer, d'accord avec nombre de médecins qui ont légué à la postérité une renommée pure et durable, que les objections faites au bulletin de santé sont plus théoriques que pratiques et qu'en tous les cas il ne peut léser que les intérêts de qui veut tromper, c'est-à-dire d'un malhonnête homme.

Que ceux qui ne pourront le produire s'accouplent entre eux, à cela nul inconvénient ; les autres de leur côté, ceux que l'ont peut considérer comme intacts en tireront l'avantage immense de ne pas perdre dans une union malheureuse ce trésor si recherché, si mal gardé, la santé.

Cette théorie qui met hors la loi des gens coupables seulement d'être malades paraîtra sans doute excessive. Elle se verra certainement adresser les mêmes reproches qu'on adressa déjà à l'un des plus illustres philosophes des temps modernes, H. Spencer lorsqu'il déclarait voir dans la charité et la piété non des vertus, mais une faiblesse ne servant qu'à perpétuer la race de ceux qui en profitent.

Barbare doctrine, dira-t-on ; pourquoi ne pas tuer les infirmes pendant que vous y êtes ?

A cela, l'expérience de tous les jours pourrait répondre que ce serait rendre le plus signalé des services à ces pauvres diables réduits pour toujours à une vie la-

mentable. De ceux qui furent en pleine activité, victimes d'une de ces catastrophes industrielles, beaucoup n'osent envisager sans terreur les jours qui leur restent à couler et ils abrègent d'eux-mêmes le calvaire que leur réservaient ces pseudo-guérisons, miracles de la thérapeutique moderne.

Quant aux autres, les monstres congénitaux, ces amputés, ces culs-de-jatte, ces malformés qui exhibent à tous nos carrefours leurs plaies, leurs balafres, leurs ulcères, leurs moignons plus ou moins coniques, leur anatomie tératologique, ils constituent une sorte de cour des miracles vivant sans fatigue de l'apitoiement des âmes charitables, et je me demande qui donc, en dehors des anatomo-pathologistes dont ils montent les collections, pourrait regretter leur disparition.

Ce rétablissement de la sélection naturelle dans l'espèce humaine par l'élimination impitoyable des non-valeurs et des individus dangereux, a soulevé déjà à plusieurs reprises de vives protestations.

Pour ce qui touche à la syphilis le professeur Brouardel disait déjà, il y a bien longtemps : « *Nous sommes loin de l'époque à laquelle le syphilitique était considéré comme un pestiféré auquel tout le monde faisait mauvais visage, et auquel le mariage était interdit.*

Vous savez tous, combien est considérable le nombre des individus atteints de syphilis, et je pense que ce serait une grande calamité si le mariage devait leur être formellement interdit. Nous nous dépeuplons, les statistiques le montrent; que serait-ce si toute une catégorie

aussi nombreuse d'individus était vouée à jamais au célibat (1) ! »

Ces quelques lignes ne sont point l'œuvre d'un homme, elles ne traduisent pas une opinion personnelle, elles reflètent l'état d'esprit de toute une société qui vit dans le chimérique effroi d'une disparition prochaine et s'évertue à reculer cet événement fâcheux par les mesures les plus abracadabrantes.

Dans son livre du mariage, Brouardel dit encore, parlant de l'épilepsie cette fois : « *Souvenez-vous.... de la triste existence du ménage dans lequel l'un des conjoints est épileptique, et dites-vous bien qu'il ne faut pas, comme médecin et comme homme, que vous concouriez en quoi que ce soit à la fondation d'une famille dont la destinée ultérieure sera aussi pénible.* »

Je ne vois pas bien à quelle occasion l'épileptique homme ou femme, serait en but à une mesure d'exception, d'autant que de l'avis même de nombreux auteurs, l'épilepsie outre qu'elle n'a absolument rien de contagieux, n'est pas fatalement transmise en sa forme absolue aux descendants. Certains n'ont-ils pas été jusqu'à en faire une vulgaire infection en aucune façon transmissible par hérédité.

Or, peut-on en dire autant des affections vénériennes? Est-il rien dans la pathologie, qui malgré tous les traitements préventifs ou curatifs, ordinaires ou d'exception, même les plus nouveaux et les moins contrôlés, ait une plus certaine influence sur la descendance des malades?

1. Brouardel. *Le mariage.*

Seule, peut-être, la tuberculose, par la façon dont elle prépare le terrain chez l'enfant, est en mesure de rivaliser avec la syphilis; on ne conteste pas, je pense, le nombre colossal d'enfants qui, en dépit des médications suivies par leurs parents naissent contrefaits, idiots ou hydrocéphales, en tout cas, inéluctablement porteurs de stigmates qui, parfois inappréciables au moment de la naissance, n'attendent qu'une occasion propice pour se manifester. A force de soins on les fait vivre, végéter plutôt, soit, quelquefois de longues années; mais qu'une maladie, un accident quelconque surgissent, et l'on voit reparaître le bout de l'oreille de l'atavisme.

Maintenant que nous connaissons les suites, les complications à distance, la descendance pourrait-on dire, de la tuberculose, de la syphilis, de la blennorragie, de tant d'autres groupes morbides, ne peut-on envisager avec autant d'horreur que pour l'épilepsie, l'avenir de ceux qui en sont frappés ! Les récidives virulentes de la syphilis après plus de vingt ans (1), pour être rares n'en sont pas moins certaines, et nous invitent à la prudence ; quant aux métrites, salpingites, infections puerpérales suivies de péritonites mortelles ou qui, traitées par le fer laissent défigurées et infirmes pour la vie les femmes qui réchappent, nous savons sous quel rôle prépondérant y joue le bacille de Neisser qui fait en outre courir à l'enfant de si redoutables dangers.

Elles vous ramènent à chaque instant devant les yeux

1. Brouardel. *Le mariage.*

cette formule si tristement juste d'un grand clinicien anglais, Ch. West : « *L'homme est la cause directe la plus fréquente de toutes les maladies qui emportent les jeunes femmes* (1). »

Quarante années de clinique, toute la microbiologie du siècle, ont passé sur cette phrase et n'ont pu que la confirmer effroyablement.

On se plaint que la natalité, tout spécialement en France, est en forte baisse, et l'on se refuse à entendre les voix les plus autorisées qui nous montrent la mortalité des enfants de syphilitiques oscillant dans les milieux les plus faciles à soigner, autour de 60 °/₀, pour atteindre en certains cas, 86 °/₀ dans la populace. (Fournier.)

Est-ce donc alors une œuvre si louable, que d'assurer pour quelque temps l'avenir de la race, son avenir immédiat, du moins, au détriment de sa force, de sa vigueur, de sa pureté, c'est-à-dire, de cet avenir même? C'est là un cercle vicieux ; est ce vraiment en effet une théorie défendable, que celle qui veut que la grandeur d'un peuple soit en raison directe du nombre de débiles, d'incurables, d'imbéciles de toute espèce ?

Vous tous qui, après bientôt trois mille ans, admirez les vestiges du génie grec, vous êtes-vous demandé parfois à quel concours de circonstances vous deviez la joie de contempler encore la ligne impeccable du doryphore de Polyclète, de l'Athéna de Phidias ? Lisez Michelet, il vous renseignera.

1. Ch. West. *Maladies des femmes*, 1870.

« *La Grèce*, dit-il, *craignait la fécondité. Elle ne voulait rien autre chose que fortifier le génie natif en portant au plus haut degré la vigueur de chaque lignée et son originalité propre. Elle visait — nullement au nombre — mais simplement au héros* (1). »

Ce peuple producteur de merveilles s'est éteint comme tant d'autres, étouffé par ses voisins, brutes prolifiques et stupides, mais il a laissé sa trace, et nous gardons, après des siècles, de lui un souvenir impérissable. Quel peuple, quelle race peuvent espérer laisser autre chose ?

« *Les empires ainsi que les hommes doivent croître, dépérir et s'éteindre* », dit D'ALEMBERT.

Qui donc peut compter faire mieux et songer à s'assurer l'éternelle possession de son coin de terre ?

Le transformisme ne nous montre-t-il pas se succédant à travers les âges, d'innombrables êtres animés qui furent successivement les rois de la création et dont le premier, vague protozoaire, a lentement laissé la place à l'homme. Celui-ci ne saurait donc se croire le dernier terme de cette éternelle évolution.

Depuis longtemps déjà notre personne morale et physique se modifie de siècle en siècle : nous avons moins de dents, moins de muscles, moins de squelette, plus de nerfs et de masse encéphalique ; notre taille s'affine, notre stature se redresse, nous nous reconnaissons avec autant de peine dans l'homme des cavernes, ce singe, notre père, qu'en auront à se reconnaître dans nos restes nos arrière-petits-cousins. Ne sommes-nous pas tous

1. MICHELET. *La femme*.

sans exception dominés par cette loi, cette équation inflexible : Tu es poussière et tu reviendras poussière !

Au lieu d'accepter sinon avec joie, du moins avec résignation ce lot que personne ne peut refuser quel qu'en soit son désir, quelle piteuse rébellion ne tentons-nous pas ? Quel projet ne germe-t-il pas en certains esprits chagrins ? L'humanité se réduit, nous disent-ils, comme neige au soleil ; avant peu l'homme sera rayé de la liste des animaux contemporains ! En notre France où, paraît-il, le dernier des Français est près de s'éteindre, nous vivons dans des transes mortelles ; notre regard épouvanté erre, en un affreux nystagmus, de l'Allemagne qui enfle chaque jour, telle la grenouille de la fable, au Japon plus prolifique qu'une famille de cobayes.

Les uns redoutent l'Allemand, l'ennemi congénital (qui jadis fut l'Arabe, avant que d'être l'Anglais). Les autres dénoncent à la fin des banquets le péril jaune, sans songer un seul instant aux croisements qui depuis bel âge ont éparpillé sur le globe les dernières gouttes de sang germain et franc, et métisseront de même les peuples aux yeux bridés bien avant qu'ils ne songent à débarquer chez nous l'épieu au poing.

Qu'envie-t-on pour le Français ? Est-ce donc un sort si attrayant que celui de cette terre nipponne qui ne pouvant suffire aux besoins d'un peuple dix fois trop dense et misérable à proportion, voit chaque jour des émigrants en masses profondes forcés d'aller tenter la fortune dans les Amériques et en rapporter, quand ils n'y ont pas laissé leurs os, le désespoir et le dénûment.

Veut-on que le Français, au lieu d'être petit capita-

liste (certains lui reprochent en effet son goût d'épargne et son esprit de prévoyance), veut-on, dis-je, que le Français, acoquiné d'une lamentable femme, entouré de nombreux enfants malingres, loqueteux et faméliques, soit réduit à se nourrir de détritus ramassés au coin des rues comme le fait la populace de certaines provinces de Chine et du Japon, au dire d'ouvrages récents et dignes de foi.

Qu'importe ! clament quelques forcenés dont, par parenthèse, la vie génitale est depuis longtemps clôturée ; qu'importe ! Il faut à tout prix des hommes !

Et ici encore, quoique cependant et malgré nous, la femme semble devoir longtemps encore tenir un rôle important dans la reproduction, on omet de parler d'elle ; ce sont des hommes seulement que l'on désire. Si ce ne sont point des hommes heureux ou simplement utiles, tant pis ! Ce seront des misérables mais il y aura le nombre, ce qui suffit.

Et aussitôt de proposer des édits où le burlesque le dispute à l'odieux, et l'arbitraire au grotesque.

Appel à la Nation !

Vous tous nobles seigneurs, capitaines, bourgeois ou manants, accourez et travaillez au relèvement de la Patrie !

Vous tous que hantent des tares abjectes, que guettent des maux sans nombre, approchez ; alcooliques, syphilitiques, tuberculeux, cancéreux, blennorragiens, épileptiques, aliénés, emplissez vos femmes et le monde de ratés, de dégénérés, de criminels-nés, de fous moraux chers à feu Lombroso ! Ne vous inquiétez pas du

résultat, forniquez ! Plus on est de fous, dit la sagesse populaire, plus on rit ! Suivez à la lettre mais non pas dans son vrai sens, le mot de SAINT PAUL : *Melius est nubere quam uri.* Parole à la fois claire et louche où la malice, le contresens, l'obscénité, peuvent se donner la réplique en s'appuyant sur le dictionnaire.

Mais quelques murmures s'élèvent ; certains heureux de ce monde veulent conserver à leur génération la même somme de joie, de santé, de richesse qu'ils ont eue pour leur propre compte, et ils limitent le nombre. Quelques pauvres, d'intelligence supérieure à la généralité, ayant dans leur enfance pâti de l'ignoble prolificité de leurs pères, s'efforcent de donner à leurs petits plus et mieux qu'ils n'ont eux-mêmes reçu, et eux aussi limitent le nombre, s'efforçant de copier les riches, les puissants.

Qu'est-ce que cela ? Nous nous dépeuplons et ces gens-là refusent de nous aider à relever la nation !

Vite, des mesures draconiennes ! Toi, le riche qui n'as qu'un fils sain et vigoureux, tu paieras, tu élèveras à tes frais les dix-sept convulsivants de ce bon citoyen ivrogne et sodomiste ; toi, le pauvre qui tentes de sortir avec ton unique fille, de la médiocrité, voire de la misère, tu vas nous faire le plaisir d'y rentrer sur l'heure et puisque ta trop modeste condition nous empêche de te soutirer une contribution, nous te confisquerons tes économies si tu en as, ou bien ne pouvant augmenter malgré toi ta famille, nous augmenterons tes charges. Toi, enfin, le célibataire endurci, homme ou emme, qui te refuses à fonder un foyer autant par éco-

nomie que par peur des soucis, des désespoirs quelquefois que donnent au père ou à la mère les devoirs envers les enfants, comme nous ne pouvons te contraindre par mesure administrative à la luxure et à la fécondité, et puisque vraisemblablement tu dilapides pour toi seul ton gain au jour le jour, nous ne pouvons rien te prendre que toi-même ; tu seras donc soldat, tu porteras les armes pour ceux que leur débilité congénitable empêche de le faire, tu seras mis en avant-garde, mis au ban de la Société, tu seras le paria du xx^e^ siècle et des suivants ; taillable et corvéable à merci, tu ne tarderas pas à rentrer dans le bon chemin (celui que nous t'indiquons), et à prendre sans plus réfléchir une compagne que tu transformeras par de vigoureuses tendresses, en une mère gigogne avachie, déjetée, hors d'usage, dont le seul aspect ferait hésiter le dieu Pan lui-même !

Et l'on suit, on emboîte le pas ! Panurge nous a légué une robuste race de moutons ; en revanche, l'humanité ne semble pas près de se fixer dans cette heureuse abbaye de Thélème que rêva le bon philosophe.

On trouve tout naturel le droit à l'amour pour des malades destinés à nous procréer une engeance de crétins, bossus, aveugles et valétudinaires dont l'affreuse existence n'a que deux débouchés : l'hospice, la prison, et qui, non contents de grever lourdement les budgets des nations qui les entretiennent, retardent par leur seule force d'inertie, par le poids mort qu'ils constituent, la marche déjà si pénible par elle-même de no-

re espèce vers la vérité, vers la lumière, vers l'idéale civilisation.

Quant à l'intermédiaire forcé, la malheureuse femme qui sera la mère de ces monstres, nous l'abandonnons sur la route, nous ne nous en soucions en aucune façon.

« *Ah, messieurs*, dit MICHELET, *vous faites semblant d'être légers dans tout ceci. Point du tout ! Vous êtes habiles, vous êtes cruels et avares,..... Vous craignez d'en savoir trop, vous aimez mieux ignorer ce qui suit: la vie, la mort.....* »

*
* *

Que penser de cet étrange état d'âme de deux hommes, dont un médecin, le premier s'offrant comme mari, et le second conseillant à des parents de marier leur fille idiote de naissance, « sous prétexte qu'elle était grande et forte, et pourrait être mère, ce qu'ils attendaient impatiemment (1) ».

C'est à l'œuvre du professeur BROUARDEL que je fais encore cet emprunt.

Quel produit escompter d'un tel accouplement, je n'ose employer en ce cas le mot de mariage. Loin d'être attendu avec impatience et transports, ne devrait-il pas dans son intérêt même et surtout dans celui de la Société, non seulement être empêché par tous les moyens, mais encore, au cas où il se formerait malgré

1. BROUARDEL *Le mariage*.

tout, être légalement voué à l'avortement thérapeutique !

Certains des États d'Amérique semblaient l'avoir compris il y a quelques années en proposant la castration des criminels récidivistes ; c'était, si je m'ose ainsi exprimer, couper le mal par la racine. Depuis, cette phobie des dégénérés s'est adoucie, on laisse à nouveau ces messieurs s'unir et faire souche comme par le passé.

C'est tout juste si l'on ne stimule pas les condamnés à mort en vue d'obtenir d'eux avant leur exécution quelque vigoureux petit rejeton susceptible de remplacer quelque jour son papa sur les bancs des tribunaux.

Quant à nous autres Français, âmes tendres et pleurnicheuses, notre façon de voir nous fait considérer avec horreur tout procédé de répression, et la castration plus encore que tout autre. Dans un homme abject, nous voulons encore voir un homme, mieux encore, un homme malheureux que nous considérons comme une victime dominée toute sa vie par la fatalité de son instinct, de son atavisme morbide ; cet infortuné commet-il quelque crime atroce, nous en gémissons sans sévir autrement que par un séjour de quelques semaines dans la tiédeur ouatée d'un asile, juste le temps de guérir la crise..... et d'en préparer une autre à laquelle nous opposerons le même traitement.

Ce n'est plus dela justice, moins encore du châtiment, c'est du vaudeville en attendant que cela devienne franchement de la pitrerie.

Nous savons maintenant quelle influence profonde ont sur l'individu les malformations congénitales ou

acquises, de quelle empreinte elles marquent sa vie de relation, ne les laissons donc pas se perpétuer à plaisir. Tuons le mal avant même qu'il ne soit en œuf, et plutôt que d'employer des moyens qui transformeraient aux yeux des moins prévenus le médecin en délateur et l'accoucheur en exécuteur des hautes œuvres, faisons appel à l'instruction, à l'éducation rationnelles, à la confiance en la parole et en l'expérience du père et de la mère.

Ne marions nos enfants qu'avec quelque chance de bonheur et de prospérité et surtout, sans craindre qu'ils nous restent pour compte, ne les marions pas trop jeunes. Méditons cette parole de Hufeland : « *Les parents qui marient leurs enfants trop jeunes, leur inoculent la vieillesse.* »

Déniaisons, puisque ce mot est admis dans plus d'une circonstance où son rôle est bien moins indiqué, déniaisons l'esprit de nos jeunes filles, arrachons de toutes nos forces de l'âme des mères cette tolérance basée sur je ne sais quelle folie, et qui profite au futur mari tout seul, à savoir que « *l'on se marie quand on a jeté sa gourme en cent nuits de débauche, quand on a sans mesure profané l'amour, abusé de l'innocence, épuisé ses forces et son honneur dans des unions impures ; qu'on apporte au nouveau foyer des sens émoussés et un cœur flétri, qu'on ne donne à sa jeune et naïve épouse que les restes d'un amour honteusement gaspillé aux quatre vents du ciel et des serments déjà prêtés et toujours violés* (1). »

1. Surbled *Médecine et hygiène devant la morale.*

Loin de nous montrer ravis de la précocité des jeunes gens et de nous extasier à la première chaude pisse d'un garnement de quatorze ans, empêchons-les de se vanter de tels antécédents, efforçons-nous de pousser les parents à se montrer plus sévères : de leur volonté dépend l'avenir de leurs filles.

Qu'on ne vienne pas surtout invoquer ce prétexte invraisemblable, qu'il est impossible d'inculquer au garçon le respect de lui-même et de l'habituer à rendre sa raison maîtresse de ses instincts. Ne croyons pas en outre qu'en pareille matière un *speach* moralisateur, une capucinade décousue prêchés au lycée un jour de Saint-Charlemagne, parmi la chaleur communicative des banquets, puissent avoir une influence sérieuse.

A dix-huit ans, en général garçons et filles sont malicieux, ces dernières surtout. On pouffera au nez du *frater* en habit à queue de morue qui viendra raconter des histoires de malades et dévider, devant un auditoire impatient de gagner la porte, des kilomètres d'une éloquence indigeste et médicale. On se tordra huit jours en y repensant ; on esquissera quelques caricatures absurdes qui feront la navette derrière les pupitres, et ce sera tout.

Nous verrons toujours, au jour des fiançailles, le garçon vérolé et la fille ignorante comme devant.

Cette amicale condescendance que nos fils nous connaissent pour leurs écarts, parfois leurs vices, les encourage à y persister. Point n'est besoin d'être un profond penseur pour prévoir les suites de ce long entraînement moral ; les débordements permis avant le ma-

riage, s'ils n'ont pas été considérés comme un vice rédhibitoire même quand ils ont amené des tares définitives et redoutables chez le soupirant, sont promptement pris pour de véritables droits inhérents au mariage, lorsqu'on est légalement devenu le maître.

Combien vrai est toujours ce navrant tableau du mariage que nous a tracé Mme de Staël : « ... *qu'il est injuste, l'échange que l'homme se propose de faire subir à sa compagne !*

« *Je vous aimerai, dit-il, avec passion deux ou trois ans, et puis au bout de ce temps je vous parlerai raison.* » *Et ce qu'ils appellent raison, c'est le désenchantement de la vie.* « *Je montrerai dans ma maison de la froideur et de l'ennui ; je tâcherai de plaire ailleurs : mais vous qui avez d'ordinaire plus d'imagination et de sensibilité que moi, vous qui n'avez ni carrière ni distraction, tandis que le monde m'en offre de toute espèce, vous qui n'existez que pour moi, tandis que j'ai mille autres pensées, vous serez satisfaite de l'affection subordonnée, glacée, partagée qu'il me convient de vous accorder, et vous dédaignerez tous les hommages qui exprimeraient des sentiments plus exaltés et plus tendres* (1). »

Ainsi, l'homme que les préjugés infâmes d'une société libertine exonèrent de tout le respect dû à sa compagne, se livre en toute sécurité à ses débauches favorites, n'ayant que son seul bon plaisir pour frein.

Il ne témoigne même plus à sa femme et à son foyer la plus simple déférence, sûr d'avance qu'à son épouse,

1. Mme de Staël. *De l'Allemagne*, tome 4, ch. XIX.

si elle oubliait un seul instant ses devoirs, pas une humiliation, pas un outrage ne seraient épargnés.

Ainsi, par l'abaissement du niveau moral se dessine la déchéance générale de l'espèce, grâce à l'indissoluble lien qui unit la santé physique et la santé morale.

Garons-nous des unions hâtives, sans enquête préliminaire, faites au hasard d'un soir de printemps et à la suite desquelles selon le mot de Dallemagne : « On ne s'estime même plus après s'être follement aimé. »

La femme est d'une sensibilité bien supérieure à celle de l'homme, elle ne tient à la vie que par les liens du cœur et lorqu'elle s'égare, c'est toujours par le sentiment qu'elle est trompée. Combattre cette sensibilité, il n'y faut pas songer, ce serait ôter à la femme tout le charme, tout l'attrait de sa personnalité. Mais pour la défendre contre elle-même et contre la duperie du mâle, il est d'autres moyens : sans dégarnir son cœur, on peut meubler son cerveau.

Nous sommes assez loin de l'époque où la loi la maintenait dans une dépendance de l'homme voisine de l'esclavage, pour pouvoir faire appel avec succès à son libre arbitre et à son intelligence. Il suffirait de lui ouvrir ce petit champ d'études qu'on lui a toujours jalousement fermé ; quand elle l'aura parcouru, alors la femme intelligente aura remplacé la femme savante ; elle sera pour l'homme non plus l'éternel enfant, le boulet qu'est la femme sans volonté et sans idées dont l'initiative est bornée aux ordres du mari ; non plus l'odieuse pédante écrasant de tout son bagage scientifique et littéraire son infortuné conjoint dans les moindres cir-

constances de la vie domestique, mais elle sera au contraire la compagne dévouée, éclairée, n'obéissant pas sans discussion, mais ne discutant qu'à bon escient.

Il faut pour arriver à ce résultat, que la jeune fille nous aide elle-même, qu'elle songe que son manque de goût et de réflexion, l'abandon de sa personne au caprice de son naturel impulsif sont la cause de tout le mal. Qu'elle se réserve mieux, car l'homme ne désire vivement que le difficile.

« *Dans les temps chevaleresques,* dit MICHELET, *pensez-vous que le jeune écuyer n'eût pas à discrétion toutes les serves du voisinage ? Dans le singulier pêle-mêle et l'entassement confus de la maison féodale, le page avait à volonté force filles, force demoiselles. Eh bien ! la seule qu'il voulût, c'était la plus fière, l'impossible, celle qui lui faisait la vie dure. Pour celle-là, dont il n'avait rien, il voulait être un chevalier. Pour elle, il allait mourir à Jérusalem et lui léguait son cœur sanglant* (1). »

Les belles demoiselles ne sont plus si exigeantes aujourd'hui et leur idéal mâle est notablement inférieur à celui dont rêvaient leurs sœurs du XIIIe siècle.

Point n'est besoin d'aller très loin chercher un trépas glorieux ; bien que plus rapides qu'au temps des Croisés, les grands voyages sont demeurés coûteux et l'on s'est fait cette sage réflexion que mourir n'était pas le moyen de réussir, car on laisse ainsi la place libre à de plus résistants. Et puis, les absents, dit-on, ont toujours tort.

1. MICHELET. *La femme.*

Si donc, à notre époque quelques-uns vont encore à Jérusalem, ils en rapportent rarement un peu de gloire et bien plus souvent de cuisants souvenirs justiciables de traitements hydrargiriques ou autres, qu'ils lèguent, quand elle les a attendus, à l'innocente élue de leur cœur.

Il est temps, vraiment, d'en finir et d'éviter à nos filles aussi bien qu'à nos garçons, des aventures où périssent leur physique et leur moral ; prévenus tous deux, tous deux seront prudents.

Le jeune homme s'efforcera d'être non seulement un homme, mais un homme sain, vigoureux et non un blasé, dégoûté de tout, de tous et de lui-même. La jeune fille craindra l'avenir et se montrera plus difficile, elle demandera à ses prétendants, outre de solides vertus morales, l'apport d'un physique intact ; elle exigera, comme le veut encore Michelet, «... *que du jeune bourgeois, de l'étudiant vulgaire, vous me fassiez la créature noble, royale, héroïque que j'ai toujours eue dans l'esprit ; et cela non pas pour un jour, mais par une transformation définitive et radicale* ».

Que la femme s'habitue à ne pas considérer comme un insigne honneur d'être remarquée par un premier venu qui condescend à lui offrir son nom en le lui faisant payer de toute une vie de maladie et de misères.

C'est à la mère, éducatrice instinctive de l'enfant, que je m'adresserai pour obtenir cette transformation qui lui gardera une fille chérie et épargnera à ses vieux ans le déchirement de voir la maladie et la mort frapper autour d'elle par son imprévoyance, ses enfants, et ses

petits-enfants. Se sachant indemne, le jeune homme affrontera le mariage sans avoir à cacher son passé ; il ne rusera pas pour dissimuler des avaries irréparables et pour entrer frauduleusement comme un fripon, dans une famille à qui il vient voler son plus précieux trésor, son enfant.

Sans en venir à brandir comme un étendard un certificat de bonne santé, il s'habituera à ne pas voir dans ce simple constat de l'état des lieux une mesure vexatoire, une inquisition de sa vie privée et de celle des siens, mais au contraire il y trouvera une naturelle et éclatante confirmation de son honnêteté, de son amour pour celle dont il veut partager la vie en la lui faisant heureuse et douce durant un long avenir.

Ceux qui, suivant le Dr Surbled, auraient su rester fidèles à la loi de l'honneur « *et réserver au lit nuptial les prémices de leur cœur et leur premier amour* », seraient dans une société où les familles auraient l'éducation que je souhaite, sans nul doute les premiers choisis. Mais de longtemps encore je crains fort qu'ils ne restent d'étranges exceptions.

Et pourtant, c'est sur cette voie assez large, assez nettement tracée pour que tous s'y engagent sans hésitation, que l'on peut espérer trouver la vraie puissance conservatrice et reproductrice de la race, en un mot, cet idéal humain réalisé dans cette vieille et heureuse formule : *Mens sana in corpore sano.*

Le seul obstacle qu'on y puisse rencontrer et qui, sans être absolument insurmontable, n'en est pas moins difficile à éviter, c'est la difficulté de réfréner aujour-

d'hui des appétits redevenus sauvages à force de liberté mal entendue.

La psychologie de l'époque actuelle poussera sans doute nombre de gens à voir dans une semblable tentative, une utopie à ranger avec tant d'autres parmi les plus inutiles productions de l'esprit humain.

Pratiquement en effet, je ne nie pas les résistances acharnées qu'on doit s'attendre à rencontrer de la part de la masse, sous l'instigation de quelques-uns.

Mais, s'il fallait d'avance se rebuter, s'il était possible d'admettre un instant que la femme ne puisse s'instruire dans un sens donné et que l'homme ne puisse être autre chose qu'un ignorant et un fourbe, ce serait la négation de tout progrès, ce serait nier la conscience et la raison humaine : la marche de la civilisation dans les deux derniers siècles, se charge de nous donner un démenti grandiose.

Ces instincts dont j'ai parlé, ce reliquat de la primitive bête humaine, sont une force à ne pas dédaigner mais aussi à ne pas craindre ; ils céderont, pour peu qu'on ose commencer et que l'on sache persévérer, ils céderont à ces deux puissances intelligentes : l'affectueux et persévérant enseignement de la famille, et l'intraitable exigence de la jeune fille qui, là, a vraiment et sans restriction le droit, le devoir, de traiter avec l'homme d'égale à égal.

CONCLUSIONS

1° L'extrême liberté laissée au jeune homme et son ignorance absolue des lois les plus élémentaires de la pathologie propagent chaque jour davantage les éléments de la déchéance de la race.

2° Il est absurde, étant donné la liberté laissée au garçon, de tenir la fille dans un état de sujétion et d'ignorance qui font d'elle une victime du mariage et la génératrice d'une lignée d'inutiles.

3° Contre leur intérêt même, la Famille et la Société semblent se liguer pour donner aux individus tarés un plus facile accès au mariage et c'est là le point capital, le centre autour duquel gravitent les graves problèmes d'ordre économique et social : la dépopulation, l'augmentation de la criminalité et des non-valeurs.

4° Pour parer à cette déchéance de l'espèce, prélude d'un arrêt de la civilisation, il convient d'établir un

contrôle sur la santé des individus qui contractent une union, et de donner dès le jeune âge à l'enfant, quel que soit son sexe, une éducation naturelle, physiologique et morale.

Vu : le Président de la thèse
R. BLANCHARD

Vu : le Doyen,
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
le Vice-recteur de l'Académie de Paris:
L. LIARD

MAYENNE IMPRIMERIE CHARLES COLIN